

abrielle de Ch. 78

LES

MACHABÉES,

OU

LE MARTYRE.

Se trouve aussi à Paris, chez

AIMÉ ANDRÉ, libraire, quai des Augustins, n° 59;
BARBA, libraire, Palais-Royal;
BÉCHET aîné, libraire, quai des Augustins, n° 57;
DELAUNAY, libraire, Palais-Royal;
PÉLICIER, libraire, place du Palais-Royal;
PONTHIEU, libraire, Palais-Royal;
VÉRET, libraire, rue des Francs-Bourgeois, n° 3.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER,
Rue du Jardinet, n° 12.



.... Mon fils, voilà tes frères.

M.^{ELLE} GEORGES ET M.^{ELLE} ANAÏS.

LES

MACHABÉES,

OU

LE MARTYRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. ALEXANDRE GUIRAUD,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS LE 14 JUIN 1822, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, PAR LES COMÉDIENS DU ROI.



A PARIS,

CHEZ AMBROISE TARDIEU, ÉDITEUR,

RUE DU BATTOIR, N° 12.

1822.

A MA MÈRE.

Ce n'est pas vous que pourra surprendre l'héroïsme de la mère des Machabées; vous savez qu'une tendresse selon Dieu peut s'imposer tous les genres de sacrifices. Vous avez eu pour vos enfans tout ce que le cœur d'une femme a de soins délicats, et même de faiblesse; mais vous gardiez loin du monde, auquel vous vous êtes si peu mêlée, cette première énergie que donne une éducation sévère, et vous en faisiez

une sage réserve pour la trouver au besoin. Aussi, à côté de toutes vos grandes douleurs, j'ai vu toujours s'élever un courage qui les surmontait. Trop souvent, de ce vain étalage de sentimens et de vertus, si commun aujourd'hui, il ne reste que le découragement pour les occasions difficiles, comme si les paroles épuisaient les forces du cœur; et l'on a pu s'apercevoir que la simplicité de mœurs, les habitudes modestes de la vie, telles que la nature vous les a faites, sont plus rapprochées qu'on ne pense des grands exemples et des courageuses résolutions.

J'ai composé mes Machabées sous votre inspiration, et presque sous vos yeux. Toutes les difficultés du sujet m'étaient connues; je ne me dissimulais pas surtout celles du succès dans un siècle peu religieux: mais votre approbation me soutenait, et mon cœur s'attachait à cette entreprise, parce que le vôtre était là pour me consoler d'un revers. Maintenant tous mes vœux m'appellent auprès de vous: j'ai besoin du suffrage de ma mère; elle seule peut achever pour moi ce que l'indulgence du public a commencé.

Paris, ce 1er juillet 1822.

EXTRAIT DE LA BIBLE.

Les Machabées, livre II, *chapitre* VII.

1 On il arriva que l'on prit aussi sept frères avec leur mère, et le roi voulut les contraindre à manger, contre la défense de la loi, de la chair de pourceau, en les faisant déchirer avec des fouets et des escourgées de cuir de taureau.

2 Mais l'un d'eux, qui était l'aîné, lui dit : Que demandez-vous? et que voulez-vous apprendre de nous? Nous sommes prêts à mourir plutôt que de violer les lois de Dieu et de notre pays.

3 Le roi, entrant en colère, commanda qu'on fît chauffer sur le feu des poêles et des chaudières d'airain : et lorsqu'elles furent toutes brûlantes,

4 il ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé le premier, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités des mains et des pieds, à la vue de ses frères et de sa mère.

5 Après qu'il l'eut fait mutiler ainsi par tout le corps, il commanda qu'on l'approchât du feu et qu'on le fît rôtir dans la poêle, pendant qu'il respirait encore. Et dans tout le temps qu'il était tourmenté, ses autres frères s'encourageaient l'un l'autre avec leur mère à mourir constamment,

6 en disant : Le Seigneur Dieu considèrera la vérité, et il sera consolé en nous, selon que Moïse le déclare dans son cantique par ces paroles : Et il sera consolé dans ses serviteurs.

7 Le premier étant mort de cette sorte, ils menaient le second pour le faire souffrir avec insulte : et lui ayant arraché la peau de la tête avec les cheveux, ils lui demandaient s'il voulait manger des viandes qu'on lui présentait, plutôt que d'être tourmenté dans tous les membres de son corps.

8 Mais il répondit en la langue de ses pères : Je n'en ferai rien. C'est pourquoi il souffrit aussi les mêmes tourmens que le premier.

9 Et étant près de rendre l'esprit, il dit au roi : Vous nous faites perdre, ô très méchant prince, la vie présente; mais le roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de ses lois.

10 Après celui-ci on insulta encore au troisième. On lui demanda sa langue, qu'il présenta aussitôt; et il étendit ses mains constamment,

11 et dit avec confiance : J'ai reçu ces membres du ciel; mais je les méprise maintenant pour la défense des lois de Dieu; parce que j'espère qu'il me les rendra un jour :

12 de sorte que le roi et ceux qui l'accompagnaient admirèrent le courage de ce jeune homme, qui considérait comme rien les plus grands tourmens.

13 Celui-ci étant aussi mort de la sorte, ils tourmentèrent de même le quatrième.

14 Et lorsqu'il était près de rendre l'esprit, il dit : Il *nous* est plus avantageux d'être tués par les hommes, dans l'espérance que Dieu nous rendra la vie en nous ressuscitant : car pour vous, votre résurrection ne sera point pour la vie.

15 Ayant pris le cinquième, ils le tourmentèrent comme les autres. Alors regardant le roi, il lui dit :

16 Vous faites ce que vous voulez, parce que vous avez reçu la puissance parmi les hommes, quoique vous soyez vous-même un homme mortel; mais ne vous imaginez pas que Dieu ait abandonné notre nation.

17 Attendez seulement un peu; et vous verrez quelle est la grandeur de sa puissance, et de quelle manière il vous tourmentera, vous et votre race.

18 Après celui-ci ils menèrent au supplice le sixième; et lorsqu'il était près de mourir, il dit : Ne vous trompez pas vainement

vous-même. Car si nous souffrons ceci, c'est parce que nous l'avons mérité, ayant péché contre notre Dieu : et ainsi nous nous sommes attiré ces fléaux si épouvantables.

19 Mais ne vous imaginez pas que vous demeuriez impuni, après avoir entrepris de combattre contre Dieu même.

20 Cependant leur mère, plus admirable qu'on ne peut dire, et digne de vivre éternellement dans la mémoire des bons, voyant périr en un même jour ses sept enfans, souffrait constamment leur mort, à cause de l'espérance qu'elle avait en Dieu.

21 Elle exhortait chacun d'eux avec des paroles fortes dans la langue de ses pères; étant toute remplie de sagesse, et alliant un courage mâle avec la tendresse d'une femme,

22 elle leur disait : Je ne sais comment vous avez été formés dans mon sein : car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme, l'esprit, la vie, ni qui ai joint tous vos membres pour en faire un corps.

23 Mais le créateur du monde, qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'origine à toutes choses, vous rendra encore l'esprit et la vie par sa miséricorde, en récompense de ce que vous vous méprisez maintenant vous-mêmes.

24 Or Antiochus croyant qu'on le méprisait, et voyant toutes les insultes qu'il avait faites à ces jeunes hommes devenues inutiles, comme le plus jeune de tous était resté, il commença non-seulement à l'exhorter par ses paroles, mais à l'assurer avec serment qu'il le rendrait riche et heureux, qu'il le mettrait au rang de ses favoris, et lui donnerait toutes les choses nécessaires, s'il voulait abandonner les lois de ses pères.

25 Mais ce jeune homme ne pouvant être ébranlé par ces promesses, le roi appela sa mère, et l'exhorta à inspirer à son fils des sentimens plus salutaires.

26 Après donc qu'il lui eut dit beaucoup de choses pour la persuader, elle lui promit d'exhorter son fils.

27 Elle se baissa en même temps pour lui parler, et se mo-

quant de ce cruel tyran, elle lui dit en la langue de ses pères : Mon fils, ayez pitié de moi, qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans, et qui vous ai élevé jusqu'à l'âge où vous êtes.

28 Je vous conjure, mon fils, de regarder le ciel et la terre et toutes les choses qui y sont renfermées, et de bien comprendre que Dieu les a créés de rien, aussi bien que tous les hommes.

29 Ainsi, vous ne craindrez point ce cruel bourreau, mais vous rendant digne d'avoir part aux souffrances de vos freres, vous recevrez de bon cœur la mort; afin que je vous reçoive de nouveau avec vos frères dans cette miséricorde que nous attendons.

30 Lorsqu'elle parlait encore, ce jeune homme se mit à crier : Qu'attendez-vous de moi? Je n'obéis point au commandement du roi, mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse.

31 Quant à vous qui êtes l'auteur de tous les maux dont on accable les Hébreux, vous n'éviterez pas la main de Dieu.

32 Car pour nous, c'est à cause de nos péchés que nous souffrons toutes ces choses.

33 Et si le Seigneur notre Dieu s'est mis un peu en colère contre nous pour nous châtier et nous corriger, il se réconciliera de nouveau avec ses serviteurs.

34 Mais pour vous, qui êtes le plus scélérat et le plus abominable de tous les hommes, ne vous flattez pas inutilement par de vaines espérances, en vous enflammant de fureur contre les serviteurs de Dieu.

35 Car vous n'avez pas encore échappé le jugement de Dieu qui peut tout et qui voit tout.

36 Et quant à mes frères, après avoir supporté une douleur passagère, ils sont entrés maintenant dans l'alliance de la vie éternelle : mais pour vous, vous souffrirez au jugement de Dieu la peine que votre orgueil a justement méritée.

37 Pour ce qui est de moi, j'abandonne volontiers, comme

mes frères, mon corps et mon âme pour la défense des lois de mes pères, en conjurant Dieu de se rendre bientôt favorable à notre nation, et de vous contraindre, par les tourmens et par plusieurs plaies, à confesser qu'il est le seul Dieu.

38 Mais la colère du Tout-Puissant, qui est tombée justement sur tout notre peuple, finira à ma mort, et à celle de mes frères.

39 Alors, le roi tout enflammé de colère, fit éprouver sa cruauté à celui-ci encore plus qu'à tous les autres, ne pouvant souffrir que l'on se moquât ainsi de lui.

40 Il mourut donc dans la pureté de son innocence comme les autres, avec une parfaite confiance en Dieu.

41. Enfin la mère souffrit aussi la mort après ses enfans.

42 Mais nous avons assez parlé et des sacrifices *profanes*, et des excessives cruautés d'*Antiochus*.

Voilà tout ce que l'Ecriture-Sainte rapporte des sept frères Machabées : voici quelques réflexions sur leur martyre, extraites des ouvrages des Pères de l'Eglise, et qui ne sont nullement étrangères à la manière dont j'ai envisagé ce sujet.

Les Saints-Pères n'ont point balancé à révérer comme des saints, et à nommer *martyrs* ces victimes d'Antiochus, quoiqu'elles appartiennent à l'ancienne loi. « Il » est vrai, dit saint Augustin, que Jésus-Christ n'était » pas encore mort; mais Jésus-Christ néanmoins, qui » devait mourir, était celui qui faisait qu'ils étaient » martyrs. Ils étaient chrétiens par la foi; et ils ont » prévenu par leurs actions le nom de chrétiens, qu'on » n'a connu que depuis (1). » Saint Jean Chrysostome

(1) Aug., *De diversis serm.*, 109.

et saint Grégoire de Nazianze tiennent le même langage; et les sept frères Machabées ont pris place dans la Vie des Saints, au milieu de tous les martyrs de la loi nouvelle.

Ecoutons maintenant saint Jean Chrysostome exaltant leur résistance et leur triomphe. « Ce ne sont point, dit-il (1), des spectacles profanes, où ceux qui les représentent font dépendre la victoire de leurs athlètes, de la jeunesse et de la vigilance de leurs corps. Jésus-Christ ne nous propose point des jeunes hommes robustes et aguerris, mais des enfans, un vieillard (*Eléazar*) et une femme qui est âgée et mère de ces enfans. Qui avait jamais entendu parler de cette espèce de combat? Mais c'est que celui qui y préside, Jésus-Christ, est lui-même présent parmi les combattans : il les assiste divinement, il leur tend sa main invisible; et enfin, l'heureux succès de la lutte est l'effet du secours même qu'il leur a donné. »

« Tout était divin dans ce combat, dit M. de Sacy (2), nous n'en devons pas juger humainement. La vue des cruels supplices qu'avait soufferts le premier des frères, eût été capable d'affaiblir les autres, s'ils n'avaient été, pour ainsi dire, enivrés par avance du calice du Seigneur. Au lieu donc d'être effrayés par les souffrances de leur frère, ils en sont encouragés; et, élevant ensemble leur cœur vers Dieu, d'où ils attendaient leurs

(1) Chrysost. *Hom.* 44.

(2) Explication de la Bible, par M. de Sacy.

forces, ils s'exhortent mutuellement avec leur mère à tout souffrir. »

Mais c'est surtout la mère des Machabées qui excite l'admiration des Saints-Pères. « Considérez, dit saint Chrysostome (1), qu'à chaque fois que l'on tourmentait un de ses fils, elle souffrait elle-même des tourmens plus cruels qu'eux, et qu'elle mourait en quelque sorte autant de fois qu'elle en voyait mourir quelqu'un avant elle. »

« Heureuse la mère, s'écrie saint Ambroise (2), d'avoir ainsi enfanté une seconde fois tous ses fils pour l'éternité, par la force de sa foi! »

« Elle parut, dit saint Augustin (3), plus féconde par ses vertus, dans la mort de ses enfans, qu'elle ne l'avait été selon la nature par leur naissance. »

« Quand la mort de ses enfans lui ôta toute crainte pour eux, dit saint Grégoire (4), elle leva sa tête vers le ciel dans de saints transports, et elle disait au fond de son cœur : « Je n'ai plus rien laissé au pouvoir du » monde; j'ai tout remis entre les mains de Dieu, tous » mes trésors, toutes les espérances de ma vieillesse. »

J'ajouterai seulement à toutes ces citations les remarques que fait le même saint Grégoire sur l'importance pour les Juifs du martyre des Machabées : « La Palestine regarda leur triomphe comme celui du peuple de

---

(1) Chrysost., *Hom.* 50.
(2) Ambr., *De Jacob.*, lib. I, cap. 11.
(3) Aug., *De anim.*, lib. I, cap. 14.
(4) Greg. Naz., *Orat.* 12.

Dieu; car il s'agissait alors du combat le plus important qui fut jamais touchant la loi des Juifs; et les affaires des Hébreux étaient réduites à une telle extrémité, que le bon et le mauvais succès paraissait dépendre en quelque façon de la manière dont les Machabées combattraient. »

LES
MACHABÉES,
OU
LE MARTYRE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ANTIOCHUS, roi de Syrie. . .	M. Éric Bernard.
ÉPHRAIM, l'aîné des sept frères.	M. Joanny.
HÉLIODORE, ministre d'Antiochus.	M. Provost,
NEPHTALI, } tous Machabées.	M. Frédéric.
ELCIAS, } tous Machabées.	M. Auguste.
ZABULON, } tous Machabées.	M. Alphonse.
NICANOR, capitaine des gardes.	M. Paul.
SALOMÉ, mère des Machabées..	Mlle Georges Weymer.
MIZAEL, le plus jeune des frères.	Mlle Anaïs.

Deux autres frères, personnages muets.

Peuple juif et syrien.

Lévites.

Soldats.

La scène est à Jérusalem.

LES

MACHABÉES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle du palais d'Antiochus : au fond de cette salle, qui s'ouvre sur une place entourée de portiques, s'élève la statue de Jupiter olympien.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHUS, HÉLIODORE.

ANTIOCHUS.

A l'ordre souverain que je t'avais transmis
Ce pontife insolent s'est-il enfin soumis ?
Obstiné dans son crime, il bravait ma justice ;
A-t-il à nos autels porté son sacrifice ?

HÉLIODORE.

Il a porté sa tête au glaive des bourreaux.

D'un débile vieillard ils ont fait un héros :
Je l'ai vu, tout sanglant, sourire à la torture ;
Jusqu'en ses yeux sereins il domptait la nature ;
Et maudissant nos dieux, qu'il pouvait attendrir,
Il adorait le sien, qui le laissait mourir.

ANTIOCHUS.

L'ingrat Éléazar ! Quand ma bonté facile
Dans son temple importun lui laissait un asile,
Y tolérait en paix ses rites ténébreux ;
Lui, dans ce même temple interdit aux Hébreux,
Nourrissait, fomentait les révoltes hardies,
Et toujours de son Dieu voilant ses perfidies,
De quelque Machabée exaltant les exploits,
De leurs ordres secrets s'armait contre mes lois.

HÉLIODORE.

Ferme à jamais son temple à ce Dieu qui t'offense ;
La mort d'Eléazar le laisse sans défense,
Et nous ne craignons plus sur un peuple agité
Les cris audacieux d'un grand-prêtre irrité.

ANTIOCHUS.

Crois-tu Jérusalem de sa mort informée ?

HÉLIODORE.

Aux profanes Hébreux cette enceinte est fermée,
Et de ses murs secrets il ne s'échappe rien.
Il est vrai qu'un soldat sous l'habit syrien,
Tandis qu'on suspendait les tortures lassées,

A touché du vieillard les mains déjà glacées.
Le vieillard mutilé, sur son front pâlissant
Avec des mots sacrés laissait tomber son sang ;
Et lui, dès que ses yeux, pleins d'une ardeur sublime,
Ont vu dans les tourmens expirer la victime,
Il semblait, d'un regard vers les cieux élevé,
Y suivre le pontife à la terre enlevé.
Mes soupçons l'observaient, et j'ai dû reconnaître
Qu'à tes braves soldats il se mêlait un traître ;
Rhamnès pour le saisir est soudain accouru,
Mais déjà de l'enceinte il avait disparu.

ANTIOCHUS.

Si quelque espoir coupable avait pu l'y conduire,
Du moins à cet exemple il aura dû s'instruire.
Peut-être il appartient à ces Hébreux épars
Qui, de Jérusalem désertant les remparts,
Reste impur des tribus en mon pouvoir tombées,
Aux sables de Maon suivent les Machabées :
Ces sept frères soldats, de Lévi descendus,
Par l'éphod solennel dans le temple attendus,
Qu'une armure environne avant le lin suprême,
En qui Juda retrouve une race qu'il aime,
Et dont l'ardente mère, attachée à leurs pas,
Fille de leur David et veuve d'Onias,
Du sceptre et des autels réclamant le partage,
Les pousse incessamment vers ce double héritage.
Quels lieux à ma fureur les cachent si long-temps ?
Quels déserts ont reçu ces hardis mécontens ?
Cet Ephraïm surtout, premier né des sept frères,

Qui disperse en tous lieux ses desseins téméraires,
Et, des Juifs qu'il séduit défenseur ténébreux,
Toujours absent pour moi, toujours présent pour eux,
Leur vante sa fortune à mes coups dérobée,
Et dans tous leurs complots me montre un Machabée?

HÉLIODORE.

J'ai couru, tu le sais, des rochers du Carmel
Jusqu'à la mer maudite où finit Israël;
Ephraïm est partout, ou du moins sa mémoire.
Des sept frères partout j'ai rencontré la gloire,
Et dans tous ces Hébreux fiers de leur obéir,
Des soldats pour les suivre, aucun pour les trahir.
Tous admirent en eux cette mâle constance
Qui dans un long exil traîne leur existence,
Aux monstres des déserts dispute obstinément
Dans un antre sauvage un sauvage aliment,
De leur Moïse enfin dans leurs cœurs fanatiques
Mieux qu'en leurs tables d'or grave les lois antiques:
Et si j'ose exprimer ici mon sentiment,
Il faut qu'avec tes lois marche le châtiment,
Que tu puisses loin d'eux suivre encor la victoire,
Qu'Antiochus absent règne dans leur mémoire.
Ménager leurs refus, c'est les entretenir;
Cesse de pardonner pour cesser de punir.

ANTIOCHUS.

Crois-tu que ma rigueur parvienne à les réduire?
Peut-être, Héliodore, il faudrait les séduire:
La terreur ne soumet les peuples qu'un moment;
Leur haine se retire, et veille incessamment.

HÉLIODORE.

Pourquoi de vains délais? Force à l'obéissance
Tous ceux que ces remparts livrent à ta puissance :
S'ils osent à tes vœux disputer leurs destins,
Que le fer des bourreaux rende tes droits certains
Ordonne, et j'exécute, et cette ville altière
Recevra ton édit le front dans la poussière.
Qu'Eléazar, blanchi sous le lin orgueilleux,
Ait tenté d'un refus les honneurs périlleux,
Et, paisible, à la mort ait livré sans faiblesse
Des jours qu'elle eût bientôt ravis à sa vieillesse,
Je crains peu cet exemple; ici même Baal,
Et Mendès, et Moloch, aux fils d'Aaron fatal,
Et tous les dieux d'Egypte, et ceux de Samarie,
Ont précédé les dieux qu'honore la Syrie.
Il suffit que ton ordre à ces Juifs impuissans
Signale enfin le Dieu prescrit à leur encens.

ANTIOCHUS.

Qu'ils adorent. N'importe à quelle vaine image
D'Ephèse ou de Délos s'adresse leur hommage;
C'est assez qu'à mes lois ils n'osent s'opposer.
Mon pouvoir est le dieu que je veux imposer.
Pour un roi tout-puissant, que sont, Héliodore,
Ces blocs déifiés, ces métaux qu'on adore?
Maîtres impérieux des vulgaires esprits,
Ils reçoivent de moi l'encens et le mépris.
Mais le peuple a cherché ses devoirs dans ses songes;
Mais l'Orient surtout a besoin de mensonges;
Et du moins tous les dieux dont je défends les droits

Courbent les nations sous le sceptre des rois.
Otez à nos climats ces dieux, enfans de l'homme,
Qu'a recueillis des Grecs l'ambition de Rome,
Tous les monstres d'Égypte, à leurs tributs offerts,
Sont là pour repeupler les olympes déserts.
Moi, dont la gloire enfin est la suprême idole,
J'ai dû choisir le Dieu qui tonne au Capitole,
Qui jette au monde entier les chaînes des Romains,
Qui fit tomber mon père en leurs terribles mains;
Et c'est lui que mon ordre impose à la Judée.
Fais respecter ma loi trop long-temps éludée;
Je cède à tes conseils, dont j'attends les effets;
Oui, souvent le pardon encourage aux forfaits.
Et pourquoi pardonner à ce peuple indocile,
Lorsque de son respect le tribut difficile
Echappe à mon pouvoir chaque jour méconnu?
De ces Juifs factieux enfin qu'ai-je obtenu?
Tandis qu'à mes genoux Memphis demandait grâce,
(Encore un Machabée excitant leur audace),
Ils jetaient à grands cris, des hauteurs de Sion,
Sur mes drapeaux absens leur malédiction,
Aux fureurs de leur Dieu dévouaient mon armée;
Et lorsque de ma mort la nouvelle semée
Couvre d'un vaste deuil mes fidèles états,
Eux, comblant en un jour tous leurs longs attentats,
Secouant de leur front la cendre fanatique,
Et du temple complice inondant le portique,
Des palmes dans les mains, imprudens, vont bénir
Leur Dieu, ce même Dieu que je venais punir...
En vain, peuple insensé, courbé sous tes défaites,

Tu m'opposes encor la voix de tes prophètes;
En vain dans Bethléem leur espoir solennel
T'a dit aux nations triomphant éternel:
Du haut de ton orgueil je te ferai descendre;
Ton éclat s'éteindra sous tes villes en cendre;
A venger ses affronts j'instruirai l'univers,
Et ton éternité finira dans mes fers.

SCÈNE II.

ANTIOCHUS, HÉLIODORE, NICANOR.

NICANOR.

Aux portes du palais, qui l'arrêtent encore,
Un jeune Hébreu, seigneur, a devancé l'aurore;
Et, du peuple entouré, sous le portique errant,
Il cherche Eléazar et l'appelle en pleurant.

ANTIOCHUS.

Quel est-il, Nicanor?

NICANOR.

Si j'en crois son langage,
Et le lin révéré qui pare son jeune âge,
C'est un des fils d'Aaron. Le peuple rassemblé
Demande qu'à vos pieds l'enfant soit appelé;
Et, calme toutefois, au seuil de cette enceinte,
Mêle à son intérêt le respect et la crainte.

ANTIOCHUS.

Ma prudence aujourd'hui ne doit rien négliger ;
Qu'il soit conduit vers moi, je veux l'interroger.
(*A Héliodore.*) (*Nicanor sort.*)
Toi, soudain, cours au temple et ferme-s-en les portes,
Et de là, dans ces murs ramenant mes cohortes,
Apprends mes volontés à ce peuple odieux :
Montre-lui tout ensemble et le glaive et mes dieux ;
Qu'il respecte leurs droits et ceux du diadème :
L'encens ou l'échafaud, voilà ma loi suprême.
(*Héliodore sort.*)

SCÈNE III.

ANTIOCHUS; MIZAEL, *conduit par* NICANOR.

MIZAEL, *à Nicanor.*

Auprès d'Éléazar conduisez-vous mes pas ?
Pourquoi ne suis-je point encore dans ses bras ?

NICANOR.

Vous êtes près du roi, bannissez vos alarmes.

MIZAEL.

Le roi !... ce n'est pas lui que demandent mes larmes.

ANTIOCHUS.

Approche ; quel dessein te conduit en ces lieux ?

Enfant, quelles douleurs se peignent dans tes yeux?

MIZAEL, *aux pieds d'Antiochus.*

O vous dont le Seigneur rend Juda tributaire!
Vous sous qui sont courbés tous les rois de la terre,
Que le Jourdain deux fois a revu triomphant,
Grand roi, prenez pitié des larmes d'un enfant.
Je cherche Éléazar traîné dans cette enceinte;
Qui, sans lui, désormais gardera l'Arche sainte?
Quelles mains offriront le sacrifice? et moi,
Seigneur, qui va m'instruire au livre de la loi?

ANTIOCHUS.

Enfant, rassure-toi; ta candeur m'intéresse.
Mais pour Éléazar d'où naît cette tendresse?
Qui le rend à ce point cher à ton jeune cœur?
Il n'avait point de fils.

MIZAEL.

L'ignorez-vous, seigneur?
De tous les fils d'Aaron le grand-prêtre est le père;
Ainsi Dieu l'a voulu dans un temps plus prospère,
Alors qu'il prodiguait sur les pas d'Israël
La manne nourricière et les ruisseaux de miel;
Que lui-même, à travers une nue enflammée,
Guidait vers Chanaan sa pacifique armée.

ANTIOCHUS.

Jeune Hébreu, quel es-tu?

MIZAEL.

Sans Dieu, je ne suis rien;

Aussi puissant que vous, si je l'ai pour soutien.

ANTIOCHUS.

Enfant, je reconnais les leçons d'un grand-prêtre.
Quel est ton nom ?

MIZAEL.

Je dois vous le cacher peut-être.

ANTIOCHUS.

Eh ! que redoutes-tu ?

MIZAEL.

Malgré moi je frémis...
N'êtes-vous pas ce roi dont les dieux ennemis
Opposent au vrai Dieu leur puissance éphémère ?
N'est-ce pas votre nom qui fait pleurer ma mère ?

ANTIOCHUS.

Je la consolerai; sur ses jours embellis
J'étendrai l'intérêt que m'inspire son fils.
De ton sort et du sien instruis-moi sans mystère ;
Des faveurs de ton roi, par un aveu sincère,
Tu peux tout obtenir.

MIZAEL.

L'ai-je bien entendu !
Eléazar, seigneur, me serait donc rendu !...
Eh bien, je parlerai, si mon roi me l'ordonne :
Et d'abord, Mizaël est le nom qu'on me donne.

ANTIOCHUS.

Ton père, quel est-il ?

MIZAEL.

Je ne l'ai point connu ;
Mais son nom jusqu'à vous sans doute est parvenu :
Les tribus d'Israël, sous son sceptre courbées,
Respectaient Onias.

ANTIOCHUS.

Père des Machabées !

MIZAEL.

Le plus jeune d'entre eux est devant vous.

ANTIOCHUS.

O ciel !
Toi, le fils d'Onias !..... Ecoute, Mizaël,
Et réponds maintenant sans détour et sans crainte.

MIZAEL.

Eléazar jamais ne m'enseigna la feinte.

ANTIOCHUS.

Aux mains d'Eléazar es-tu seul confié ?

MIZAEL.

Moi seul.

ANTIOCHUS.

A quel dessein ?

MIZAEL.

L'avez-vous oublié ?
Afin que tous les jours je puisse, dans le temple,
Recevoir ses leçons, et surtout son exemple.

ANTIOCHUS.

Et tes frères enfin, tes frères... en quels lieux
Se cachent-ils ?

MIZAEL.

Ainsi n'ont point fait leurs aïeux :
Mais Sion n'a plus rien de sa grandeur passée ;
L'Assyrien insulte à sa gloire éclipsée,
Et son peuple, d'opprobre et de cendre couvert,
D'un trop long châtiment va pleurer au désert.

ANTIOCHUS.

Fils d'Onias, pourquoi, nés d'une illustre race,
Tes frères dans ma cour dédaignent-ils leur place ?
Des remparts de Sion qui les a repoussés ?
Indique leur retraite à mes vœux empressés,
Et du fond de l'exil retirant leur misère.....

MIZAEL.

Quoi ! vos mains essuieraient les larmes de ma mère !
Hélas ! dans nos déserts qu'elle a pleuré de fois
Sur ses fils nés d'aïeux tous pontifes et rois,
Dépouillés maintenant d'honneurs et d'espérances,
Aliment éternel de ses longues souffrances !
Que de fois Éphraïm, son enfant premier né,

Pour rendre quelque force à son cœur consterné,
Lui disait de Jacob les promesses antiques,
Et Juda triomphant prédit dans nos cantiques!
Oh! si dans vos discours j'osais me confier....
Eléazar, seigneur, peut vous justifier;
Qu'il vienne, et sur ses pas mes frères......

ANTIOCHUS.

Sois docile
Aux ordres de ton roi; nomme-moi leur asile....
En me le révélant tu sers leurs intérêts;
Car on les a trompés sur mes desseins secrets.
Qu'ils viennent ressaisir leur antique héritage;
Mes faveurs aussitôt deviendront leur partage.
Eh bien!....

MIZAEL.

Nos livres saints l'ont dit, et je le crois:
Dieu lui-même promet par la bouche des rois.
Vous ne sauriez tromper un enfant qui supplie;
Béni soit le Seigneur qui nous réconcilie!
Mes frères à vos yeux devaient-ils se cacher?
J'irai vers Galaad moi-même les chercher.
Hébron leur a prêté sa grotte solitaire:
Les cendres d'Abraham consacrent cette terre;
Là repose Jacob à côté de Rachel;
Là mes frères, traînant les restes d'Israël,
Et troublant de leurs pleurs ces voûtes solennelles,
Se sont mêlés vivans aux ombres paternelles.
Que dis-je? dès demain, par ma mère conduits,
Dans nos remparts sans doute ils seront introduits.

Voici venir le jour où la ville sacrée
Renouvelle avec Dieu l'alliance jurée,
Où les Hébreux armés du bâton voyageur,
Viennent sous le cilice au banquet du Seigneur;
Et dans le temple, orné pour la cérémonie,
Ma famille en secret doit être réunie.

ANTIOCHUS.

Dans le temple?

MIZAEL.

En secret.

ANTIOCHUS.

Mais quel asile enfin
A mes vœux maintenant dérobe leur destin?

MIZAEL.

En attendant la nuit, au malheur favorable,
Ils ont cherché sans doute un abri secourable
Au sein de ces rochers voisins de nos remparts,
Qu'environnent de deuil quelques tombeaux épars;
Où du fils d'Helcias la cithare attendrie
Prédit, pleura long-temps les maux de la patrie.

ANTIOCHUS.

Il suffit.

MIZAEL.

Vous savez de quels grands châtimens
Dieu peut frapper un roi qui trahit ses sermens.
Douter de votre foi serait vous faire outrage.

ANTIOCHUS.

Ce jour même rendra ta mère à ton jeune âge.
Rentre dans mon palais.

MIZAEL.

Auprès d'Eléazar ?

ANTIOCHUS.

Qu'importe à ton bonheur cet austère vieillard ?
Ici d'autres plaisirs attendent ta jeunesse.
(*A ses gardes.*)
Qu'à remplir tous ses vœux chacun de vous s'empresse.
Allez.

MIZAEL.

Dieu tout-puissant, d'où viens que je frémis?
N'est-il donc point de joie avec tes ennemis?
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, GARDES.

ANTIOCHUS.

Quel est donc l'intérêt que cet enfant m'inspire?
Sa crédule innocence affermit mon empire....
Dans leur temple, a-t-il dit, ils s'assemblent demain....
(*Se tournant vers ses gardes.*)
Nicanor, du Cédron tu connais le chemin ;

Tu sais, non loin des murs qui ceignent cette ville,
Qu'aux regards attristés s'offre un rocher stérile,
Et qu'en ses flancs déserts, sur ce peuple égaré
Je ne sais quel prophète autrefois a pleuré;
La veuve d'Onias, aux mêmes lieux cachée,
Avec tous ses enfans doit en être arrachée.
Obéis. (*Nicanor sort avec des soldats.*)
Ses enfans!... leur altière vertu
Soutient l'espoir des Juifs sous mon sceptre abattu;
Tous les yeux d'Israël regardent leur exemple.
Il faut qu'aujourd'hui même Israël les contemple
Présentant leur hommage à nos dieux immortels,
Ou de leur sang impie arrosant leurs autels.

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, HÉLIODORE.

ANTIOCHUS.

Eh bien, as-tu rempli les ordres de ton maître?
Ce peuple qui déjà semblait me méconnaître,
De son espoir enfin déplore-t-il l'erreur?

HÉLIODORE.

Jérusalem entière, en proie à la terreur,
Et de son désespoir domptant la violence,
A tes commandemens obéit en silence;
Un seul lieu sert d'asile à la sédition.

ANTIOCHUS.

Et quel est-il ?

HÉLIODORE.

Toujours le temple de Sion.

ANTIOCHUS.

Eléazar pourtant ne s'y fait plus entendre.

HÉLIODORE.

A sa mitre sanglante un autre ose prétendre.

ANTIOCHUS.

Qu'as-tu vu dans ce temple?

HÉLIODORE.

Un grand-prêtre nouveau.

ANTIOCHUS.

Toujours de la discorde agitant le flambeau,
Ces prêtres obstinés expieront leur démence ;
Et leurs cris n'ont encor lassé que ma clémence.

HÉLIODORE.

Lévi seul entretient tes ennemis secrets.
Jérusalem soumise adorait tes décrets;
Déjà même aux autels dressés sur mon passage
Plus d'un Hébreu timide apportait son hommage...
Mais à peine ai-je atteint, de mes soldats suivi,
L'enceinte réservée aux enfans de Lévi,
Que l'entière tribu, fidèle Israélite,

Vers le temple à grands cris soudain se précipite ;
De toutes parts couraient des vieillards éperdus,
Femmes, enfans, guerriers, ensemble confondus ;
De vieux prêtres noyés en des larmes amères.
Les épouses en deuil s'accusaient d'être mères.
Une mère, croyant le temple profané,
A, dans son désespoir, maudit son premier né.
Des parvis cependant ouverts à ces rebelles
J'ordonne de fermer les portes infidèles ;
Mais le peuple, embrassant ces barrières d'airain,
Appelle Eléazar.... Il l'appelait en vain....
Lorsqu'au pied de l'autel, un jeune homme, un lévite,
Apparaît tout à coup ; et la foule interdite
Du sacerdoce auguste en ces murs tout-puissant
Contemple sur son front le signe éblouissant.
Moi-même je l'observe, et reconnais ce traître,
Grand-prêtre consacré par le sang d'un grand-prêtre,
Qu'Eléazar bénit à son dernier adieu.
« Ces portes, a-t-il dit, n'obéissent qu'à Dieu. »
De tes ordres sacrés je l'instruisais à peine,
Que lui, m'interrompant, d'une voix souveraine :
« L'édit d'Antiochus est venu jusqu'à moi ;
» J'irai, je me rendrai dans le palais du roi. »
Et son geste superbe, appuyant sa menace,
Semblait hors de son temple exiler mon audace.
Et moi de son regard encor tout étonné,
Jusque dans ce palais, par la foule entraîné,
Contre ces prêtres vains qu'arme notre indulgence,
Je viens d'un roi puissant exciter la vengeance.

ANTIOCHUS.

Ma vengeance est certaine, et le sort m'a permis
De m'assurer enfin de tous mes ennemis.

HÉLIODORE.

As-tu dans leurs déserts surpris les Machabées?

ANTIOCHUS.

Leurs traces à mes vœux ne sont plus dérobées;
Ils vont à nos regards paraître en peu d'instans,
Et pour les éprouver, ici je les attends.

HÉLIODORE.

Et qui les a livrés à ton pouvoir suprême?

ANTIOCHUS.

Cet enfant qui pleurait, fils d'Onias lui-même,
Et dont, je l'avouerai, la touchante candeur
A presqu'à sa famille intéressé mon cœur.
Ecoute, Héliodore, il importe à ma gloire
Que ce peuple bientôt nous rende à la victoire,
Et ne consume plus sur ces bords désolés
L'ardeur de mes soldats vers le Nil rappelés.
Je veux que ma faveur accueille le grand-prêtre:
Tu dis que dans ma cour il consent à paraître;
Tels ne furent jamais ces prêtres factieux.
Celui-ci, jeune encor, peut être ambitieux;
Cet Ephraïm enfin dont le mâle courage
Traîne au fond des déserts l'horreur de l'esclavage.
D'un fanatisme ardent voilant son fol espoir,

Aspire, m'a-t-on dit, au suprême pouvoir.
Mes bienfaits tenteront son inexpérience....
Si pourtant ses refus lassaient ma patience,
Si, maître de prétendre à d'illustres destins,
Il les sacrifiait à des dieux incertains;
Enfin pour le dompter s'il fallait des supplices,
Malheur à l'imprudent! malheur à ses complices!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOMÉ, NEPHTALI, ELCIAS, ZABULON, ET DEUX AUTRES ENFANS.

(*Ils sont conduits par Nicanor, qui sort.*)

SALOMÉ.

Où nous a-t-on conduits? en quels profanes lieux?
Mes enfans, voyez-vous les autels des faux dieux?
Enfans infortunés! plus malheureuse mère!...
Oh! vous aurez pitié de ma douleur amère;
Elcias, Zabulon, et toi, cher Nephtali,
Vous tous, vous n'aurez point le Seigneur en oubli.
C'est lui qui de l'Egypte a tiré vos ancêtres,
Qui soumit le soleil à la voix de vos prêtres,
Vous donna Chanaan et ses champs embaumés,
Qui vous nomma son peuple... O mes fils bien-aimés!
Emportés en naissant dans un désert sauvage,
Loin de Jérusalem et de son doux rivage,
Vous qu'a tant poursuivis le fer des Syriens,

Bannis des saints remparts, vos yeux comme les miens
N'ont point vu leur splendeur, hélas! trop passagère.
A ses propres enfans Sion est étrangère...
N'ai-je pas entendu de sacriléges chants
Remplacer de David les cantiques touchans?
N'ai-je pas, aux autels de ces dieux adultères,
Dont le nom même était ignoré de nos pères,
N'ai-je pas aperçu des Hébreux prosternés?
Ils baissaient devant moi leurs regards consternés.
Sans voile et dans leurs mains me cachant leur visage,
Les filles d'Israël pleuraient sur mon passage,
Laissaient le lin du temple en un lâche abandon,
Et tristes se mêlaient aux danses de Sidon.
Oh! de ce peuple ingrat quelle est donc la faiblesse!
Qu'Eléazar devra maudire sa vieillesse!
Qu'Israël a besoin d'un exemple éclatant
Qui ramène au vrai Dieu son hommage inconstant!
Heureux ceux de ses fils dont le noble courage
Est appelé d'en haut à ce sublime ouvrage!...
Qu'à l'aspect des faux dieux tressaillera d'horreur
L'aîné des sept enfans que je tiens du Seigneur!
Ce lion de Juda, terreur de Samarie,
Qui de son bouclier couvre au loin sa patrie,
Et qui, dans les périls où son Dieu l'a placé,
Toujours infatigable, et toujours délaissé,
Se dévoue aux Hébreux que son zèle importune,
Et des maux d'Israël fait sa propre infortune.

ZABULON.

Absent depuis neuf jours, le ciel n'a pas permis

Qu'un traître le livrât à nos vils ennemis.

SALOMÉ.

Croyez-vous, mes enfans, que du sang de nos pères
Soit né dans Israël celui qui vend ses frères ?
Et que le Dieu jaloux, qui proscrit l'étranger,
Du vainqueur et de lui ne va pas nous venger ?

ELCIAS.

Dieu, rends-nous Ephraïm, nos déserts et nos armes !
L'absence d'Ephraïm éveille mes alarmes...
Lui qui, d'un noble espoir enflammant tous nos cœurs,
Toujours à tes autels nous ramenait vainqueurs,
Ne se souvient-il plus de ses jeunes années ?
De nos premiers exploits, de ces grandes journées
Où nos tribus en deuil le suivaient aux combats,
Où sa voix au désert enfantait des soldats ?
Ma mère, savez-vous pourquoi sa lance oisive
Laisse en un long exil notre audace captive ?
Quels périls maintenant l'occupent loin de nous ?

SALOMÉ.

Comme vous je l'ignore, et gémis comme vous.
Mes yeux depuis long-temps l'observent en silence ;
Ses traits de sa douleur peignent la violence ;
Et même la stupeur de ce peuple abattu
M'a semblé quelquefois altérer sa vertu ;
Non que par mes terreurs sa gloire soit blessée,
A l'abri du soupçon sa grande âme est placée....
On m'a dit que souvent dans les profondes nuits
Il cachait sous la cendre un front chargé d'ennuis ;

Et jusqu'au sein du temple allait avec mystère
Consulter le grand-prêtre et l'arche solitaire.
Si d'indignes Hébreux ne nous avaient trahis,
Eléazar déjà m'eût parlé de mon fils;
De Mizaël aussi dont il soigne l'enfance,
Mizaël en mes bras demeuré sans défense,
Conçu dans la douleur, dans les larmes nourri,
Que vous tous, comme moi, nommiez l'enfant chéri....

SCÈNE II.

SALOMÉ, LES CINQ FRÈRES, MIZAEL.

MIZAEL, *courant dans les bras de sa mère.*

Ma mère!.....

SALOMÉ.

Se peut-il? ô mon fils! quelle joie!

MIZAEL.

Mes frères, près de vous Antiochus m'envoie.

SALOMÉ.

Antiochus!

MIZAEL.

Il veut que tout soit oublié.

SALOMÉ.

Est-ce en de telles mains que je t'ai confié?

O mon fils! fils d'Aaron, qu'as-tu fait de ton père?
Où vit Eléazar?

MIZAEL.

Dans ce palais, j'espère,
Où vers la neuvième heure hier il fut conduit.
Je le suivis long-temps seul et durant la nuit;
Enfin près du palais je m'assis tout en larmes.
Le roi m'a fait venir, a calmé mes alarmes;
Touché de mes malheurs, et surtout de mon nom,
M'a parlé des destins de ma triste maison;
M'a dit qu'il lui rendrait ses pompes solennelles,
Que ses mains essuieraient vos larmes maternelles;
Et moi, d'un tel bienfait rendant grâces au ciel,
Fier de montrer au roi les héros d'Israël,
J'ai dit vers nos remparts votre marche secrète,
Dans les rochers d'Hébron votre obscure retraite....

SALOMÉ.

Dieu! c'est toi, Mizaël, toi qui nous as livrés!

MIZAEL.

Ici des jours heureux pour vous sont assurés.

SALOMÉ.

Enfant, qui t'obligeait à trahir ce mystère?

MIZAEL.

Le roi m'interrogeait.

SALOMÉ.

Pourquoi le satisfaire,

Pourquoi lui découvrir la trace de nos pas?

MIZAEL.

Ma mère, il est écrit : Tu ne mentiras pas.

SALOMÉ, *l'embrassant.*

Mon fils!...

MIZAEL.

Oh! bannissez une crainte importune;
D'un œil moins alarmé voyez notre fortune;
Sur nos communs destins je puis vous rassurer;
Le Seigneur par un songe a daigné m'éclairer :
O ma mère! apprenez ce qu'il m'a fait connaître,
Ce que m'ont confirmé les discours du grand-prêtre.

SALOMÉ.

Oui, le Seigneur a pu visiter Mizaël:
Il se manifestait au jeune Samuel.
Parle; ce Dieu souvent fait, lorsqu'il nous console,
Par la voix d'un enfant éclater sa parole.

MIZAEL.

C'était l'heure sacrée, où des hymnes d'amour
Accueillent aux autels les premiers feux du jour.
Moi qui dans les déserts ai commencé ma vie,
Dont les palais jamais n'excitèrent l'envie,
J'étais près d'un palais, dont le soleil naissant
Faisait étinceler le faîte éblouissant.
Ces murs, qui de nos rois attestent la puissance,
N'ont rien de tant d'éclat et de magnificence...

J'appris à n'admirer que les œuvres de Dieu,
Et rien ne m'attirait vers ce superbe lieu,
Lorsqu'une voix me dit : « Entre et bannis la crainte ;
» L'ordre du Tout-Puissant t'appelle en cette enceinte. »
C'était Éléazar... je ne le voyais pas ;
Mais, absent de mes yeux, il veillait sur mes pas.
Sa voix (je l'entendais), jadis forte et sévère,
Comme la voix d'une ombre était douce et légère.
Je me rendis enfin, docile, mais tremblant,
Car de ce beau palais le seuil était sanglant ;
J'entrai.... Rassurez-vous : des voûtes éternelles,
Descendirent vers moi deux chérubins fidèles,
Dont la robe flottante, en ses longs plis d'azur,
Avait le doux éclat qui colore un ciel pur.
Tandis que j'admirais.... ô merveille suprême !
Du même vêtement j'étais paré moi-même ;
J'étais au milieu d'eux, sur leurs ailes porté,
Respirant l'allégresse et l'immortalité ;
Retrouvant, assemblés sous leur sainte bannière,
Mes frères, le grand-prêtre et vous aussi, ma mère ;
Vous tous, des séraphins partageant le bonheur,
Me nommant Mizaël et louant le Seigneur.
Oh ! que rapidement nous échappe un doux songe !
Celui-ci, toutefois, n'est pas un vain mensonge :
Éléazar l'a dit. J'allai, dès mon réveil,
Lui raconter joyeux les erreurs du sommeil ;
Le vieillard de ses pleurs inonda mon visage,
Des tuniques d'azur bénit l'heureux présage,
M'appela son enfant, et, tombant à genoux,
S'écria : « Dieu du ciel, ressouviens-toi de nous ! »

SALOMÉ.

Tant d'espoir ne convient qu'à ton âme si pure,
Mon fils, tout ce bonheur n'a rien qui me rassure.

MIZAEL.

Ce palais nous protége et nos maux sont finis.

SCÈNE III.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, SES SIX ENFANS.

ANTIOCHUS.

Epouse d'Onias, croyez-en votre fils;
Ce palais redouté (Mizaël vous l'atteste)
Aux dociles Hébreux ne fut jamais funeste.
Appelez sur vos fils mes bienfaits éclatans;
Les antres du désert ont caché trop long-temps
Leur audace précoce à la Judée entière:
D'un si bel ornement soyez enfin plus fière;
Faites dans ces remparts revivre avec orgueil
L'éclat d'un si beau nom couvert d'un si long deuil.
Je prétends dans ma cour, où ma voix vous appelle,
De nos dieux ennemis terminer la querelle;
Et dans tous vos enfans trouvant d'heureux soutiens,
Rallier leur courage aux drapeaux syriens.
Je veux qu'ils soient comptés dans les rangs de mes braves.
Mais l'un d'eux manque ici.

SALOMÉ.

Ce serait trop d'esclaves.

ANTIOCHUS.

Tant de fierté sied mal aux pieds de vos vainqueurs.

SALOMÉ.

Ne crois pas à mes fils imposer tes faveurs ;
Ils adorent les maux que le ciel leur envoie ;
Menacés d'un palais, le désert fait leur joie.

ANTIOCHUS.

Ils n'y rentreront plus.

SALOMÉ.

L'un d'eux y reste enfin.

ANTIOCHUS.

Quel est-il ?

SALOMÉ.

Parmi nous tu le cherches en vain...
Celui qui de Joppé fit respecter les portes,
Qui jusqu'à Gabaan repoussa tes cohortes,
Ephraïm.

ANTIOCHUS.

Ephraïm !... en quels déserts impurs
Traîne-t-il les bannis dont j'ai purgé ces murs ?

SALOMÉ.

Nos déserts sont sacrés : pour sa sainte entreprise,

Des rocs de Madian Dieu suscita Moïse;
Le géant qui tomba sous le royal enfant
Le vit de nos déserts s'élancer triomphant;
Celui qui trompe ici tes projets téméraires,
Ephraïm, en vertu surpasse tous ses frères.
Ils pourront l'égaler, si Dieu conduit leurs pas,
Mais leurs cœurs maintenant ne me démentent pas.

ANTIOCHUS.

Pourquoi de mes bienfaits lui ravir le partage?

SALOMÉ.

Les bienfaits d'un vainqueur!... l'opprobre, l'esclavage!
Quels sont-ils tes bienfaits? nos temples profanés,
Nos peuples tout sanglans à tes pieds enchaînés.
Malheureux! à mon fils qu'importent tes couronnes!
Tes honneurs, ton pouvoir, assis sur tant de trônes!
Plus haut que ta puissance il cherche son appui.
Renonce à ton espoir...

ANTIOCHUS.

Vous répondez de lui.

SALOMÉ.

Toi qui veux Ephraïm, qu'as-tu fait du grand-prêtre?

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, LES ENFANS, HÉLIODORE.

HÉLIODORE.

Le grand-prêtre à l'instant dans ces lieux va paraître.

MIZAEL.

Ciel!

SALOMÉ.

Tu l'as épargné!.....

HÉLIODORE.

Du peuple entier suivi,
Il s'avance au milieu des enfans de Lévi,
Avec tout l'appareil d'un monarque suprême,
Et tel qu'aux jours sacrés tu te montres toi-même.

ANTIOCHUS.

Par ce faste imposant pense-t-il m'émouvoir?
Ou réveiller des Juifs le fanatique espoir?

HÉLIODORE.

Partout sur son chemin règne un morne silence.

ANTIOCHUS.

Qu'il vienne.

HÉLIODORE.

Le voici.

MIZAEL.

Dans ses bras je m'élance.
(*Reconnaissant Ephraïm.*)
Ciel! mon frère!

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, LES ENFANS, HÉLIODORE, EPHRAIM, LÉVITES, GARDES.

SALOMÉ.

Ephraïm!.... en croirai-je mes yeux?

ANTIOCHUS.

Son fils!

ÉPHRAÏM.

Que faites-vous, Salomé, dans ces lieux?

SALOMÉ.

Toi-même, qu'y fais-tu?

ÉPHRAÏM.

Ce que le ciel m'inspire.

MIZAEL.

Éphraïm, est-il vrai qu'Éléazar respire?

ANTIOCHUS.

Éléazar rebelle à ma suprême loi....

ÉPHRAÏM, *l'interrompant.*

Est mort obscurément dans le palais du Roi.

MIZAEL, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ma mère, il me trompait.....

ANTIOCHUS, *à Éphraïm.*

Toi, dont l'œil téméraire
Osa de ses tourmens surprendre le mystère,
Toi, qui l'as vu mourir, profite-s-en du moins.

SALOMÉ.

Quoi ! tes yeux d'un tel crime ont été les témoins !

ÉPHRAÏM.

J'ai vu tomber sa tête ; alors, d'un soin fidèle,
J'ai couru dans le temple en porter la nouvelle ;
Et les vieillards m'ont dit : Le sang t'a consacré,
Prends l'éphod du grand-prêtre à tes yeux massacré.

SALOMÉ.

Est-ce donc l'ornement choisi pour tes victimes,
Antiochus ? eh quoi ! tes dieux illégitimes
Sont-ils si peu contens du sang de nos Hébreux ?
Tout le sang de Lévi doit-il couler pour eux ?
Ah ! lorsque ta fureur a voulu le répandre,
Ton cœur d'aucun effroi ne s'est senti surprendre ?
De perfides amis ont osé t'obéir !

HÉLIODORE.

Certes, ils n'ont pas cru que ce fût le trahir.

SALOMÉ.

Un tel arrêt sorti de ta bouche sinistre,
Pour être exécuté voulait un tel ministre.

ÉPHRAÏM.

Ma mère....

SALOMÉ.

Il ne sait pas que d'un prêtre égorgé
Le noble sang toujours par le sang est vengé;
Que Dieu, quand il lui plaît, du haut de sa puissance,
Laisse tomber les rois qu'éleva sa vengeance.
Que mes fils... Insensée!... ah! dans mon désespoir,
J'oubliais que mes fils sont tous en son pouvoir.

ANTIOCHUS.

Vous auriez dû peut-être en garder la mémoire.

ÉPHRAÏM.

Mère de ces guerriers, qui seront notre gloire,
Retenez des transports que je dois condamner.
A Antiochus.
Toi, prince, à sa douleur il faut les pardonner.

SALOMÉ.

Qu'entends-je!... j'obéis.

ANTIOCHUS, *à Éphraïm et aux lévites.*

Quel dessein vous amène?

ÉPHRAÏM.

Je vais te l'expliquer.
(*Antiochus fait signe à tout le monde de sortir.*)

SALOMÉ.

Ah! je respire à peine.
(*Sortant.*)
Il reste entre les mains de ton fier oppresseur,
Ombre d'Éléazar; garde ton successeur!
(*Elle sort avec ses enfans et Héliodore.*)

SCÈNE VI.

ANTIOCHUS, ÉPHRAIM.

ANTIOCHUS.

Éphraïm, tu reçois sous de sanglans auspices
Le prix dont les vieillards ont payé tes services;
Et de l'éphod sacré te voyant revêtu,
J'estime leur prudence et surtout ta vertu.
Il est beau de chercher de périlleux suffrages;
Et cette ambition sied aux jeunes courages.

ÉPHRAÏM.

La mienne est d'obéir au vrai Dieu que je sers,
D'accepter à son gré le temple ou les déserts,
Et, toujours décidé par son ordre suprême,
De te fléchir enfin pour le peuple qu'il aime.

ANTIOCHUS.

Il fallait aux autels dressés sur ton chemin
Paraître en suppliant, ou l'encens à la main,

Et non accompagné de prêtres, de lévites,
De quelques vagabonds des bords madianites,
Sur tes pas factieux empressés d'accourir.

ÉPHRAÏM.

Tous viennent, comme moi, savoir s'il faut mourir.

ANTIOCHUS.

C'est à mes volontés vous annoncer rebelles.

ÉPHRAÏM.

Non, c'est à notre Dieu nous déclarer fidèles.

ANTIOCHUS.

Ce Dieu, dont vos discours fatiguent mon courroux,
Quand je l'aurai détruit, où le chercherez-vous?
Déjà de toutes parts ma fureur l'environne....
C'est lui dont les autels opposés à mon trône
Suscitent dans vos cœurs des projets insensés ;
Mais ses autels bientôt par mes mains renversés,
Ses marbres, son airain, ses vases, ses richesses,
Tout vous sera ravi.

ÉPHRAÏM.

Hors ses saintes promesses.

ANTIOCHUS.

Lui-même tombera sous son temple odieux.

ÉPHRAÏM.

Crois-tu, toi, dont le cœur ne sait que tes faux dieux,

Que le Dieu d'Israël soit fait à leur exemple?
Tu penses l'accabler des débris de son temple...
Son temple est l'univers dans son immensité;
Son encens, un cœur pur de sa flamme excité.
Son trône est dans les cieux dominateur des trônes.
C'est de là qu'au hasard il jette les couronnes;
Quelquefois leur attache un lustre éblouissant,
Ou sur le front des rois les écrase en passant.
A tous les potentats qu'arma notre défense
Il ouvrit les trésors de sa munificence;
Cyrus nous protégea; tu sais quel fut Cyrus,
Tous les peuples, les rois devant lui disparus.
Si nos tribus enfin, jadis si respectées,
Par des princes obscurs furent persécutées,
Ce hardi conquérant, que notre Daniel
Vit, comme un tigre ailé, fondre du haut du ciel,
Ce héros, devant qui la terre fit silence,
Protecteur de nos murs, les couvrit de sa lance;
Et courbant ses drapeaux devant l'arche de Dieu,
Dévastateur du monde, enrichit le saint lieu....
Mais Dieu n'a pas besoin que j'exalte sa gloire;
Les rois, quand il lui plaît, en gardent la mémoire:
Je n'en parlerai plus à ton cœur égaré;
C'est en mourant pour lui que je l'attesterai.

ANTIOCHUS.

Non, tu ne mourras point. Où t'égare un faux zèle?
A de meilleurs destins ton courage t'appelle.

ÉPHRAÏM.

Mon destin peut changer, si Dieu change ton cœur.

ANTIOCHUS.

Mon cœur est inflexible.

ÉPHRAÏM, *croisant ses bras en signe de résignation.*

Il suffit.

ANTIOCHUS.

Ma rigueur
Ne s'étend pas sur toi. Dépouillons la contrainte;
Expliquons-nous tous deux sans détour et sans feinte.
Rome, qui m'a nourri, fit naître dans mon sein
De l'imiter un jour le sublime dessein ;
Ses lois, ses longs travaux, ses hautes destinées,
Ces familles de rois à ses pompes traînées,
Tout attachait mes yeux sur ces fiers conquérans;
Roi, j'enviais le sort de ces peuples tyrans.
Antioche à la fin sous mes lois fut placée...
Par mes armes bientôt l'Égypte menacée
Céda, presque sans gloire, à mes premiers combats,
Et la Perse en désordre apprête ses soldats.
Cependant, Éphraïm, tandis que mon armée
Poursuivait dans Memphis le second Ptolomée,
Ton peuple, confondu dans mes vastes projets,
Que je comptais à peine entre tant de sujets,
Toujours prêt à s'armer au cri de ses prophètes,
M'a deux fois retiré du fond de mes conquêtes.
Au moment d'y rentrer, je prétends aujourd'hui
Terminer à jamais ma querelle avec lui.
Je proscris, avant tout, votre Dieu despotique;
Et d'un roi tributaire aidant ma politique,

Je vous destine un chef qui ramène vos cœurs
A vos seuls intérêts, ceux des peuples vainqueurs.
Ce projet n'a-t-il rien qui doive te séduire?...
Crois-tu qu'un roi des Juifs m'aidât à les réduire?...
Si même à l'un d'entre eux j'offrais ce noble sort?
Si je t'avais choisi?...

ÉPHRAÏM.

Moi!

ANTIOCHUS.

L'on peut, sans effort,
Echanger la tiare avec un diadème,
Et quitter l'encensoir pour le glaive suprême.

ÉPHRAÏM.

Abandonner l'autel à mon zèle commis!

ANTIOCHUS.

Et l'autel, et le Dieu, pour le trône promis.

ÉPHRAÏM.

Achève.

ANTIOCHUS.

A tes autels qui demeure fidèle?
Quelques soldats errans, une tribu rebelle,
Lévi, faible ramas de prêtres et d'enfans.
Dans toutes vos cités nos dieux sont triomphans;
Ils occupent Séir, et Béthel les appelle.

ÉPHRAÏM.

Béthel! Dieu de Jacob, Béthel est in
Lui, que ton ange saint visita si souve
Lui, que Jacob nomma maison du Di

ANTIOCHUS.

Cette Jérusalem si fière en mon absen
Peux-tu douter enfin de son obéissan
As-tu vu tout ce peuple à ses autels
Ceux qui luttent encor céderont aux
Toi qui portes un nom qu'Israël ido
Pourquoi ta résistance altière, opiniâ
D'une fausse vertu lui commandant l'
Lui fait-elle un espoir qui peut donn

ÉPHRAÏM.

Tu crois que mon exemple a sur lui q

ANTIOCHUS.

Je vois qu'en ta faveur à l'envi tout c
Ton nom, ton sacerdoce, et même t
Ce peuple de toi seul attend des jour
Eh! de quel chef la voix serait-elle éc
Si la tienne en ces murs n'était point
Quel autre a relevé vos drapeaux aba

ANTIOCHUS.

Maintenant tu luttes sans espoir;
Tes frères, tes soldats, toi-même en mon pouv
Tout ce peuple épuisé dont tu vois la faiblesse
Que m'opposerez-vous? le Dieu qui vous dél
Insensés!.... Tu frémis, et ton regard troublé
Révèle les combats de ton cœur ébranlé.
Regarde l'espérance à ta jeunesse offerte;
Songe à ce peuple entier dont tu préviens la p

ÉPHRAÏM.

J'y songe.

ANTIOCHUS.

A nos autels viens porter l'encensoi
Nouveau roi d'Israël, trace-lui son devoir.
Tout ce peuple incertain t'a choisi pour son gu
Les momens sont venus; à ce peuple timide
Il manque un grand exemple.

ÉPHRAÏM.

Et je le donner

ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

La couronne à leurs pieds attend ton sacrifice.

ÉPHRAÏM.

Tout Israël aussi; le moment est propice;
La pâque du Seigneur s'approche, et, pour ce jour,
Les fidèles Hébreux des tribus d'alentour
S'assemblent en secret dans la ville immortelle;
Que ton ordre suprême en ces lieux les appelle.

ANTIOCHUS.

Qu'instruits par ton exemple ils cherchent mes bienfaits.

EPHRAÏM.

Accorde une autre grâce à mes vœux satisfaits.
La veuve d'Onias, en ce palais conduite,
Maudit la servitude où le ciel l'a réduite;
Tes faveurs ne feraient qu'irriter sa fierté;
Ainsi qu'à ses enfans, rends-lui la liberté;
Qu'ils rentrent au désert.

ANTIOCHUS.

Les honneurs les attendent;
Sans doute, comme toi, tes frères y prétendent;
Dans ce jour solennel faut-il vous séparer?

EPHRAÏM.

Non, non, je m'abusais... tu viens de m'éclairer.

De mes nobles destins tous mes frères sont dignes.
Tous ont droit de prétendre à ces honneurs insignes,
Qui? moi les en exclure! insensé, j'en rougis.

ANTIOCHUS.

J'apaiserai la mère, en couronnant son fils.
Viens, nouveau roi des Juifs, dont la gloire s'apprête;
Allons tout préparer pour cette auguste fête.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALOMÉ, LES CINQ FRÈRES, HÉLIODORE.

SALOMÉ.

Lui! mon fils! Éphraïm, d'un hommage adultère
Honorerait les dieux qui souillent cette terre!

HÉLIODORE.

Oui, dans ces mêmes lieux; vous en serez témoins.
Au palais de son maître appelé par mes soins,
Déjà de tous côtés le peuple l'environne.

SALOMÉ.

Et son front, m'as-tu dit, reçoit une couronne!

HÉLIODORE.

De trésors et d'honneurs le Roi comble ses jours.

SALOMÉ.

Mes enfans, gardez-vous de croire ses discours;
Sur le front de mon fils la tiare est placée :

Il la conservera comme Aaron l'a laissée;
Ou, comme Eléazar, notre dernier héros,
Ne la déposera qu'aux mains de ses bourreaux.

HÉLIODORE.

Tant d'obstination se verra confondue :
De son obéissance, en tous lieux répandue,
Antiochus lui-même a parlé devant moi.

SALOMÉ.

Ah! le cœur d'une mère en sait plus que ton roi.
Mon fils ne peut mentir à la foi de ses pères ;
Il ne saurait trahir, moi, son Dieu, tous ses frères;
Non, ton Roi, sous mes yeux, l'attesterait en vain;
Pour me le déclarer que mon fils vienne enfin.....
Le crois-tu, Neptali? toi qui dès ton enfance,
Le premier de mes fils, courus à sa défense;

A Zabulon.

Toi qui le vis combattre au torrent du Cison,
As-tu peur qu'il consente à cette trahison?

NEPHTALI.

Sous de lâches honneurs courber son âme altière,
Ce serait démentir son nom, sa vie entière.
Ephraïm porte un cœur plus fort que nos revers,
Et qui l'ose outrager, abuse de nos fers.

HÉLIODORE.

Il accourt sur mes pas vous détromper lui-même;
Son cœur vous associe à sa gloire suprême;

Et, chargé par le roi de vous le déclarer,
Pour l'instant solennel je vais tout préparer.
(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LES CINQ FRÈRES, SALOMÉ.

SALOMÉ.

L'insensé!... dans quel piége il croyait nous surprendre!
Les Juifs ont des vertus qu'il ne saurait comprendre :
Ephraïm..... Mais d'où vient qu'il se cache à nos yeux?
Il nous fuit.... Que fait-il dans ces profanes lieux?...
Mon cœur est agité d'un trouble involontaire;
Oui, sa présence ici cache quelque mystère.
De Juda terrassé noble et dernier espoir,
Lui qui portait le glaive et qui tient l'encensoir,
Mon fils vient saluer une pourpre étrangère!
Le grand-prêtre aujourd'hui quitte le sanctuaire!
Je ne m'étonne pas que mon cœur ait frémi
Quand nos pas ont touché ce palais ennemi;
Ce palais, mes enfans, nous deviendra funeste.
Protége tous mes fils, Dieu puissant que j'atteste!
(*Regardant ses enfans.*)
Où donc est Mizaël? Que fait-il près du roi?
Oh! sur ses jeunes ans veillez tous avec moi.
Tant de séductions entourent sa faiblesse;
Que sais-je!... A son destin le tyran s'intéresse...
D'un regard moins terrible il semblait le flatter;

Dieu! si de nos conseils il osait l'écarter...
Si, livrant aux plaisirs sa jeunesse égarée...
(Apercevant Mizaël.)
Mon fils, viens consoler une mère éplorée;
Viens, ne la quitte plus en ces cruels momens,
Et garde un cœur fidèle à ses commandemens.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MIZAEL.

MIZAEL.

Vous ne savez donc pas tout ce que l'on publie;
Qu'avec Antiochus Dieu nous réconcilie;
Que ce roi loin de nous porte son joug cruel,
Et qu'Éphraïm enfin règne dans Israël...
Déjà tous nos Hébreux, en longs habits de fête,
Des palmes dans les mains, des palmes sur leur tête,
En foule rassemblés au sein de ce palais,
D'Éphraïm couronné célèbrent les bienfaits;
Et dès qu'ils ont appris quelle était ma naissance,
Plusieurs sont accourus, dont la reconnaissance
Bénissait à grands cris les enfans d'Onias;
Et les femmes baisaient les traces de mes pas,
Et les vieillards émus, dans leur soudaine ivresse,
Venaient sur mon passage et pleuraient d'allégresse.
Oui, ma mère... et pourquoi semblez-vous en douter?
Consentez jusqu'au bout, ma mère, à m'écouter:

Moi-même, auprès du roi j'ai trouvé le grand-prêtre;
Son pouvoir, sa faveur, se font assez connaître.
Le Roi lui tend la main et le flatte de l'œil.
Devant son front modeste, abaissant leur orgueil,
Des grands autour de lui la foule se rassemble.
Mais, que dis-je! en ces lieux ils vont paraître ensemble;
Vous verrez, comme moi, ma mère, quel bonheur,
Après un si long deuil, nous gardait le Seigneur.

SALOMÉ.

Il faudra le pleurer, mon fils, toute la vie...
(*A part.*)
Ainsi donc d'Ephraïm la grande âme asservie...
(*Haut.*)
Non, Éphraïm jamais n'osera sous nos yeux
Prostituer l'encens et sa gloire aux faux dieux.

MIZAEL.

Lui, ma mère!

ZABULON, *à Salomé.*

Souffrez que ma voix le défende;
Peut-être il accomplit ce que Dieu lui demande.
Savons-nous à l'autel si Dieu n'a point parlé?
Éléazar mourant n'a-t-il rien révélé?
Faut-il que tout un peuple, à ses vainqueurs en proie,
Au trépas qui l'attend se dévoue avec joie?
Pour moi, je ne puis voir, sans en être ébranlé,
Sous le couteau sanglant tout Juda rassemblé;
Et lorsqu'à son salut un seul se sacrifie,

Je sens que, malgré moi, mon cœur le justifie.

SALOMÉ.

Qu'entends-je! Dieu puissant, si, jusqu'en ta maison,
De ces iniquités pénètre le poison,
Qui défendra ta loi?

ELCIAS, *s'avançant.*

Tous vos enfans encore.

SALOMÉ, *tirant vers elle ses enfans.*

Mes enfans, voyez-vous l'impie Héliodore?
Voyez-vous ce parvis au peuple reservé
S'ouvrir avec fracas? L'instant est arrivé.
Rassemblez maintenant les forces de votre âme;
Et que le Dieu vivant vous touche de sa flamme.
(*Voyant entrer Éphraïm avec Antiochus.*)
Mizaël a dit vrai... le voilà près du Roi.

SCÈNE IV.

Le fond du théâtre s'ouvre, et laisse voir la place du palais couverte de peuple et de soldats. Les autels de Jupiter se trouvent ainsi au milieu du théâtre.

ANTIOCHUS, ÉPHRAIM, SALOMÉ, LES SIX FRÈRES, HÉLIODORE, LÉVITES, PRÊTRES DE JUPITER, PEUPLE, SOLDATS.

Antiochus se place sur son trône; Ephraïm est à ses côtés; plus loin, la mère et les six frères, baissant leurs regards consternés, et les détournant d'Ephraïm.

ANTIOCHUS.

Prêtres, guerriers, vieillards, réunis devant moi,
Lorsque pour m'appeler au trône de mes pères,
Le destin, me cherchant aux rives étrangères,
Me commit les états qu'ils avaient possédés,
Que Seleucus mon frère avait trop peu gardés,
Parmi tant de sujets qu'embrassait ma puissance,
Courbés sous une égale et vaste obéissance,
Je ne m'attendais pas que vos peuples, mêlés
A vingt peuples divers sous mon joug rassemblés,
Deux fois séditieux, forceraient mon courage
De confirmer mes droits à ce noble héritage.
Vous avez du destin provoqué la rigueur;
Impatiens d'un roi, recevez un vainqueur.

Je sais que dès long-temps la voix de vos oracles
Fit à votre patrie un sort tout de miracles ;
Et des peuples voisins soumis à mes exploits
Cet orgueil vous sépare encor plus que vos lois.
Je veux bien oublier que déjà mes conquêtes
Ont deux fois, sur ces bords, démenti vos prophêtes ;
Et, flattant aujourd'hui votre orgueil obstiné,
Vous révéler le sort qui vous est destiné.
Je hais vos sanhédrins, dont l'active prudence,
Pour garder le pouvoir, maintient l'indépendance ;
Un seul doit accomplir ce qu'un seul a voulu :
Et vous aurez un roi ; c'est mon ordre absolu.
J'ai fait choix d'Éphraïm : au trône où je l'élève,
Il tiendra, sous ma main, la couronne et le glaive.
Il accueille nos dieux ; né du sang de vos rois,
Il va régner sur vous, investi de mes droits ;
Vous, dont l'œil satisfait près de moi le contemple,
Respectez son pouvoir, imitez son exemple.

(*Ephraïm s'avance au milieu du théâtre.*)

ELCIAS, *à Salomé.*

A l'autel des faux dieux il dirige ses pas,
O ma mère !....

SALOMÉ, *sans le regarder et tirant ses enfans à elle.*

Éphraïm, souviens-toi d'Onias.

ÉPHRAÏM.

Israël, lève-toi ; que ma voix te réveille :
Ecoute, Antiochus ; Lévi, prête l'oreille.

Je viens, au nom du ciel, pour la première fois,
Aux enfans de Jacob faire entendre ma voix.
Le roi m'a fait venir du fond du sanctuaire,
Et m'a dit : « C'est à toi de fléchir ma colère ;
» Viens porter à nos dieux un hommage éclatant ;
» Éphraïm, à leurs pieds, la couronne t'attend.
» Israël plus long-temps ne peut les méconnaître ;
» Il n'est de dieux pour lui que les dieux de son maître. »
Et moi, fils d'Onias, grand sacrificateur,
Qui garde, comme lui, les autels du Seigneur,
Moi qui du Dieu jaloux tiens les saintes bannières,
Qui sais d'Eléazar les paroles dernières,
Instruit des volontés de la terre et du ciel,
Voici ce que j'enseigne au peuple d'Israël....
Abjurez, il est temps, des craintes téméraires ;
Soyez tous attentifs ; et vous surtout, mes frères,
Compagnons d'Éphraïm, ne voilez point vos yeux.

(*Il s'approche de l'autel.*)

Où donc est votre encens, prêtres, où sont vos dieux ?
Que leur nom soit maudit ! que leur culte périsse !

(*Il renverse l'encens.*)

Aux dieux de l'étranger voilà mon sacrifice.

ANTIOCHUS.

Vil profane !

SALOMÉ.

Mon fils ! car tu l'es en effet :
Le plus cher de mes fils !

LES SIX FRÈRES, *tendant leurs bras en signe d'approbation.)*

Ephraïm!

ANTIOCHUS.

Qu'as-tu fait?
Tremble aux pieds de ces dieux que tes fureurs irritent.

EPHRAÏM.

Je leur rends aujourd'hui l'hommage qu'ils méritent.
D'un enfant de Lévi qu'as-tu donc espéré?
De l'encens pour tes dieux ! Son encens est sacré.
Que le peuple choisi se fasse enfin connaître.
Le tyran s'est trompé; Dieu seul est notre maître.
Il a cru, l'insensé, que ma profane main
Honorerait le marbre, encenserait l'airain;
Qu'aisément ébloui de sa fragile gloire,
De ta gloire, ô Sion, je perdrais la mémoire.
Je bénis son erreur qui vous a rassemblés,
Pour que tous mes desseins vous fussent révélés.
Peuples, Eléazar fut moins heureux sans doute;
Il périt en silence, et tout Juda m'écoute...
Et s'il laisse une vie exempte de remord,
Prêtre d'un jour, du moins je vous laisse ma mort.

ANTIOCHUS.

Elle sera terrible et digne de tes crimes;
Mes dieux privés d'encens recevront des victimes:
Le sang rassurera leurs autels alarmés.

Gardes, que les parvis au peuple soient fermés;
Que la famille entière en mes fers soit jetée.
Toi, cours, Héliodore, à la foule agitée :
L'esclavage, l'exil, la mort est dans tes mains;
Punis jusqu'au murmure; instruit de mes desseins,
Frappe; j'approuve tout, excepté l'indulgence.

HÉLIODORE, *sortant.*

Tu peux me confier le soin de ta vengeance.

ANTIOCHUS, *à ses gardes.*

Qu'on les entraîne.

SALOMÉ.

O ciel! mes enfans!

ANTIOCHUS.

Demeurez.

SALOMÉ.

Où les conduisez-vous?

ÉPHRAÏM, *sortant.*

Ma mère, vous pleurez!
(*On les entraîne.*)

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, SALOMÉ.

ANTIOCHUS.

Oui, pleurez sur vos fils; pleurez, mère imprudente,
Vous qui hâtez leur perte, et dans leur âme ardente
Avez incessamment, du pied de vos autels,
Jeté tous ces poisons qui leur seront mortels.
Ma vengeance à la fin, trop long-temps retardée,
Doit, par un grand exemple, instruire la Judée.
Éphraïm va mourir, et vous l'avez voulu.
Pour vos autres enfans qu'avez-vous résolu?
Doivent-ils d'Éphraïm partager les supplices?
Ou soumis à mes lois...

SALOMÉ, *dans un profond abattement.*

Ils sont tous ses complices.
Oui, du même destin tous mes fils sont jaloux.

ANTIOCHUS.

Et c'est leur mère, ô ciel! qui les livre à mes coups!
Et votre cœur exempt de sinistres alarmes...!
Non, vos yeux, malgré vous, se remplissent de larmes;
Vous êtes mère encore, et vos sens attendris...

SALOMÉ, *vivement.*

Oui, certes, je suis mère, et fière de mes fils.

Quelle autre, dis-le-moi, je t'en laisse l'arbitre,
Peut avec plus d'orgueil se parer de ce titre ?
Quelle autre en tous ses fils trouve autant de héros ?

ANTIOCHUS.

Que votre amour désigne au glaive des bourreaux.

SALOMÉ.

Des bourreaux pour mes fils! et quel est donc leur crime?
Enfans trop généreux que le malheur opprime,
Quel barbare aujourd'hui ne vous eût admirés,
Si jeunes, si constans dans vos devoirs sacrés!
Toi-même au fond du cœur honores leur courage;
Tu les plains; tu voudrais épargner leur jeune âge;
Malgré toi, tu frémis d'ordonner leur trépas.
Mais non, je m'abusais; non, tu ne frémis pas;
Tu les feras mourir.... Dieu! l'échafaud s'apprête;
Et la hache déjà s'agite sur leur tête!....
Prends la mienne, et fais grâce à mes fils malheureux.
Oui, peut-être est-ce moi que tu punis sur eux.
Ma fierté t'a blessé, mon désespoir t'offense;
Eh bien, l'exiges-tu? j'implore ta clémence;
J'abaisse devant toi mes vœux humiliés.
(*Embrassant ses genoux.*)
Pardonne-moi, grand Dieu, de tomber à ses pieds!
Rends-moi, rends-moi mes fils; que j'obtienne leur grâce.

ANTIOCHUS.

Si, lorsque d'Ephraïm j'aurai puni l'audace,

A des vœux imprudens loin de s'abandonner,
Ils respectent ma loi, je pourrai pardonner.
Allez, que vos conseils domptent leur résistance.

SALOMÉ.

A quels rudes assauts tu livres ma constance,
O mon Dieu! je suis femme, et je suis mère.... Non,
Comme tous mes enfans, je suis fille d'Aaron.
Ton pardon, c'est la mort; eh bien! qu'on la prépare:
Mais j'y prétends comme eux; que rien ne nous sépare.
Pourquoi loin de mes fils me garder en ces lieux?
Penses-tu que leur mère encense tes faux dieux?
Leur mère à leur vertu ne fera point d'outrage;
Non, non, j'ai trop d'orgueil de leur noble courage.
Jadis vers le Seigneur j'ai pu les exciter;
Ma gloire maintenant est de les imiter.

ANTIOCHUS.

Vous ne les verrez plus. En ce moment suprême,
Je veux sur leurs desseins les consulter moi-même.
Qu'importent vos conseils refusés à vos fils!
Ma vengeance en aura qui seront mieux suivis;
Et puisque de ce soin votre amour se dégage,
C'est à moi maintenant d'instruire leur jeune âge.

SCÈNE VI.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, HÉLIODORE, NICANOR.

HÉLIODORE.

De la rébellion rien n'arrête le cours :
A des moyens plus sûrs il faut avoir recours.
Par des prêtres fougueux au désordre excitée,
Vers le temple à grands cris la foule s'est jetée.
Ce temple, à la révolte ouvert incessamment,
D'une éternelle haine entretient le ferment ;
Il est une faveur qu'à tes pieds je réclame ;
C'est d'y porter le fer, d'y promener la flamme.

ANTIOCHUS.

Oui, des prêtres, du Dieu, de ses trésors cachés,
Des présens d'un vain peuple aux autels arrachés,
Que ce temple odieux ne garde aucun vestige ;
D'un pouvoir insensé détruis le vain prestige.
Moi, tandis que le Dieu tombera sous tes coups,
J'instruirai son grand-prêtre à craindre mon courroux.
(*à Nicanor.*)
Aux portes du palais que l'échafaud s'élève.
(*à Héliodore.*)
Va porter à Sion l'incendie et le glaive ;
Qu'ils dévorent tous deux ses murs ensanglantés.

SALOMÉ, *se jetant au-devant d'eux.*

Arrêtez, c'en est trop ; barbares, arrêtez.
Vous allez d'Ephraïm ordonner les supplices,
Vous allez renverser l'autel des sacrifices,
Le temple que Cyrus rendit à nos aïeux;
Et mon fils, dites-vous, peut désarmer vos dieux !
Mon fils peut conserver ses jours, l'arche sacrée!....
Guidez vers Ephraïm une mère éplorée,
Dont le cœur tout à coup ébranlé, combattu,
Doute de ses devoirs, doute de sa vertu.

(*Antiochus la repousse.*)

Ton courroux vainement repousse ma prière;
Je te suis, j'obtiendrai cette faveur dernière.

(*Elle sort après Antiochus.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une prison du palais d'Antiochus éclairée par une lampe suspendue à la voûte. Sur le devant, un peu à gauche, se trouve placé un banc de pierre, sur lequel deux des frères sont assis au lever du rideau; un autre banc est à droite, mais tout à fait sur le côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

TOUS LES FRÈRES, *excepté* ÉPHRAIM.

ZABULON.

En quels lieux d'Ephraïm a-t-on conduit les pas?

MIZAEL.

Crois-tu qu'Antiochus ait juré son trépas,
Elcias? tu frémis!...

ELCIAS.

Enfant, sèche tes larmes.
Nous, frères d'Ephraïm, et ses compagnons d'armes,
Soyons dignes de lui; mes frères, songez tous

Que les yeux d'Israël sont attachés sur nous;
Et que nous décidons au nom de la patrie,
De sa fidélité, de son idolâtrie;
Nés dans le même sein, n'ayons qu'un même vœu.

NEPHTALI.

Ne sommes-nous pas tous enfans d'un même Dieu?
Et dans un autre sein eussions-nous pris naissance,
Des lois du Sinaï nous avons connaissance.

ELCIAS.

Marchons comme aux combats, l'un par l'autre affermis.

ZABULON.

Rompons, comme à Séir, les piéges ennemis.

ELCIAS.

Courage, Zabulon! soutenons-nous, mes frères.
Grand Dieu, soutiens aussi la plus sainte des mères!
Viens combattre toi-même en son cœur ébranlé,
Et dans tes serviteurs tu seras consolé.

MIZAEL.

Qui retient loin de nous une mère si tendre?
Qu'elle serait heureuse, hélas! de nous entendre!
Séparés de ma mère, et d'Éphraïm aussi,
Demandons-les à Dieu.

SCÈNE II.

SALOMÉ, *entrant précipitamment dans la prison;* LES SIX ENFANS.

SALOMÉ.

Mes enfans, me voici.
Venez; qu'à votre gloire, à vos périls fidèle,
Votre mère en ces lieux vous rassemble autour d'elle.

MIZAEL.

Ma mère, votre aspect nous rassure.... et pourtant
Il nous manque Ephraïm.

SALOMÉ.

Antiochus l'attend....

ZABULON.

Quoi! déjà le tyran devant lui le rappelle!

SALOMÉ.

Oui, déjà.... Craignez-vous qu'il n'ébranle son zèle?...
Apprenez, mes enfans, l'excès de nos malheurs:
C'est peu de nos dangers, c'est peu de nos douleurs,
L'étranger a souillé le temple et l'arche sainte.

ELCIAS.

Qu'entends-je !

SALOMÉ.

Héliodore en profane l'enceinte.

ELCIAS.

Croit-il, comme les siens, notre Dieu sans pouvoir ?

SALOMÉ.

Que j'ai craint, ô mes fils, de ne plus vous revoir !
Que cette inquiétude irritait mes alarmes !
Le tyran sans pitié voyait couler mes larmes,
Et même je cédais à son ordre absolu,
Lorsque, changeant soudain (c'est Dieu qui l'a voulu,)
Et jetant sur mes pleurs un regard moins sévère,
« Allez près de vos fils reprendre un cœur de mère, »
A-t-il dit ; et je viens, trompant son fol espoir,
D'une mère fidèle accomplir le devoir.

ZABULON.

Savez-vous quels périls nous menacent encore,
Quel sera le destin de vos fils ?

SALOMÉ.

Je l'ignore.
Moins jaloux de punir enfin que de régner,
Le tyran, malgré lui, voudrait vous épargner ;
Il sait, n'en doutez pas, que votre obéissance,
Bien plus que votre mort, importe à sa puissance.

ELCIAS.

Qu'ordonnez-vous? Nos jours vous sont abandonnés.

SALOMÉ.

Ah! ce n'est point à moi que vous appartenez.
Vous, qu'Éphraïm précède en la lice sanglante,
Vous qu'exhorte à le suivre une mère tremblante,
Mes enfans, écoutez : aux jours de mon bonheur,
De ma fécondité je bénis le Seigneur;
Je le bénis encore aux jours de ma misère.
Jeune, je l'adorai d'un cœur pur et sincère;
Et depuis, chaste épouse et veuve d'Onias,
La crainte de son nom a réglé tous mes pas....
(*Regardant tous ses enfans d'un œil attendri.*)
Que de joie, ô mes fils, marqua votre naissance!
Que d'orgueil se mêlait à ma reconnaissance!
Et lorsque mon époux, en nos jours solennels,
Vous tenant rassemblés sous ses yeux paternels,
Vous disait du Très-Haut la parole féconde,
Enfantant la lumière et la donnant au monde;
Les hommes des vieux jours criminels et punis;
Tous les fils de Jacob en leur aïeul bénis;
Et le Nil balançant sur son onde soumise
Le berceau d'un enfant, qui doit être Moïse;
Et le berger vainqueur du géant philistin;
Et Cyrus d'Israël relevant le destin;
Et de tant de saints rois la gloire consacrée,
Qu'étale à nos respects notre histoire inspirée;
Oh! que de fois alors, vous pressant dans mes bras,

Le cœur tout palpitant d'un juste orgueil, hélas!
Comblant votre avenir de biens imaginaires,
Je me suis crue heureuse entre toutes les mères;
Et j'ignore pourtant ce qu'aux tristes Hébreux
Le glaive laissera d'un espoir si nombreux;
Et si, de tant de fils qui devaient me défendre,
Un seul me restera pour recueillir ma cendre...
Que dis-je, malheureuse! est-ce à moi de gémir!
Moi, qui dans vos devoirs venais vous affermir;
Moi, de qui l'Éternel vous reçut dans son temple;
Moi, qui vous dois enfin le précepte et l'exemple,
Je pleure..... ô mes enfans, soutenez ma vertu;
Et toi, qu'outrage ici mon courage abattu,
Que ces larmes, grand Dieu, qui mouillent mes paupières
Trouvent grâce à tes yeux; ce seront les dernières.

ZABULON.

Nul espoir à nos vœux ne peut-il donc s'offrir!

MIZAEL.

Et pourquoi le Seigneur nous ferait-il mourir?
Il n'a jamais puni que des enfans rebelles;
Mais nous, que son saint nom trouva toujours fidèles,
Comme Isaac, sans doute, il veut nous éprouver;
Déjà sous le couteau, l'ange vint le sauver.

SALOMÉ.

Oui, devant le Seigneur mes fils trouveront grâce;
D'Aaron et de David il maintiendra la race;
Il brisera sur eux la colère des rois;

Car mes fils avant tout observeront ses lois.
Isaac, qu'exalta sa volonté suprême,
Sur le bois qu'il portait s'était placé lui-même.
Toujours les plus soumis furent les plus puissans :
Daniel, au milieu des lions rugissans,
Attestait l'Eternel d'une voix satisfaite ;
Et la faim des lions respecta le prophète.
L'héroïque destin des trois jeunes Hébreux
Vous est surtout connu, vous, qui pleuriez sur eux :
Vous savez quel air pur, quelle douce rosée,
Vint tempérer soudain la fournaise embrasée,
Lorsque des saints enfans les cantiques pieux
S'échappaient de la flamme et montaient vers les cieux !
Soumettez-vous comme eux à d'horribles épreuves ;
Et de la même foi donnez les mêmes preuves.

NEPHTALI.

Heureux nos guerriers morts au milieu des combats !

ELCIAS.

Éphraïm nous devance, et nous suivrons ses pas.
Vos leçons nous ont fait des courages faciles ;
Notre Dieu, nos bourreaux, nous trouveront dociles.

SALOMÉ.

Je le sais, mes enfans ; et si j'ose espérer,
C'est en votre vertu qui vient me rassurer.
Je n'en doutai jamais... Un bruit se fait entendre ;
On vient... C'est Nicanor... Que va-t-il nous apprendre?

SCÈNE III.

SALOMÉ, SES ENFANS, NICANOR, ET QUELQUES SOLDATS.

(*Un soldat porte dans ses mains des tuniques bleues.*)

SALOMÉ, *à Nicanor.*

Qu'as-tu fait de mon fils?

NICANOR.

Vous allez le revoir.

SALOMÉ.

Ainsi donc le saint temple est en notre pouvoir!
Viens, qu'un noble récit redouble encor ma joie.

NICANOR, *faisant poser les tuniques sur le banc qui est à droite.*

Voici les vêtemens que le Roi vous envoie;
Sitôt que vos enfans en seront revêtus,
Je viendrai les conduire auprès d'Antiochus.

(*Nicanor et les soldats sortent.*)

MIZAEL.

Ma mère, les voilà ces tuniques sacrées
Qu'un songe prophétique à mes yeux a montrées :
Regardez-les.

SALOMÉ.

D'où vient que je frémis d'horreur?
Pourquoi ces vêtemens?

MIZAEL.

Dissipez votre erreur.
Ces tuniques d'azur me rendent mon courage :
Eléazar, ma mère, a béni ce présage;
Et je les reconnais avec un saint transport.

SALOMÉ.

Si c'étaient, ô mes fils, vos vêtemens de mort!
Approchez.

ZABULON.

Partagez l'espoir qui nous ranime.

SALOMÉ.

Dès ce moment, peut-être, espérer est un crime.
(*Zabulon et Nephtali semblent consternés.*)
Vous pâlissez tous deux. Le cœur de Zabulon
Vole à sa jeune épouse aux sables d'Ascalon;
Et toi, cher Nephtali, qui d'une heureuse chaîne
Nourrissais dans Hébron l'espérance prochaine,
Tu frémis qu'un moment si long-temps attendu
Echappe sans retour à ton cœur éperdu.
Tu brûles de revoir dans sa triste demeure
La jeune Séphora qui t'attend et qui pleure....
(*Avec force.*)
Et si Dieu nous livrait à la fureur du Roi!...

Où serait de mes fils l'inébranlable foi?...
Qu'Ephraïm, ô mon Dieu, nous devient nécessaire!..

ELCIAS.

Je l'entends : c'est lui.

MIZAEL.

Dieu! n'avancez pas, ma mère...

ZABULON.

On le traîne vers nous, sanglant, pâle, glacé;
Et tel que la torture enfin nous l'a laissé.

SCÈNE IV.

SALOMÉ, SES ENFANS; ÉPHRAIM, *torturé, soutenu par deux soldats, et enveloppé d'une robe bleue.*

SALOMÉ.

Et voilà donc mon fils! Dieu, voilà ton grand-prêtre!
Lui que l'œil maternel frémit de reconnaître!
Est-ce ainsi que mon fils devait m'être rendu!

ÉPHRAÏM, *qu'on a posé sur un banc qui est à gauche.*

Du tyran ou de moi qu'aviez-vous attendu?...
Pour vous épouvanter Antiochus m'envoie:
Et je viens du Seigneur vous enseigner la voie.
Je viens, pour cette lutte où Dieu sera vainqueur,
Dans sa haute constance affermir votre cœur.

Vous tous que de si près menacent mes tortures,
Vous détournez les yeux!... Regardez mes blessures.
Chacune est un bienfait dont je bénis le ciel :
Abandonnant ce corps, reste infirme et mortel,
Mon cœur s'en applaudit; et dans chaque souffrance,
Plein du Dieu qu'il attend, rencontre une espérance.
Que sera le trépas?.... le prix de mes travaux.
Craignez-vous qu'il me livre à des tourmens nouveaux?
A ces momens sacrés Dieu réserve sa grâce.
D'Eléazar mourant il ranimait l'audace.
J'ai vu le saint vieillard, contre les fouets sanglans,
S'entourer de l'éphod et de ses cheveux blancs;
Louer Dieu sous le fer, l'attester dans la flamme;
Etaler sur son front les forces de son âme;
Et, victime lui-même, on eût dit qu'à l'autel,
Il offrait l'holocauste et les vœux d'Israël....
Dans le même destin, cherchons la même gloire.

SALOMÉ.

Ainsi, de ses sermens Dieu perdrait la mémoire!
Il punirait mes fils dans leur foi si constans!

ÉPHRAÏM.

Dieu se dévoilera quand il en sera temps.
Que dis-je! sa faveur pour nous s'est signalée.
Une famille entière en son nom immolée,
Sept frères, tous martyrs; est-il un sort plus beau!...
Ne craignons pas surtout, près d'entrer au tombeau,
Que la Pâque sacrée à nos vœux soit ravie;
A son propre banquet l'Eternel nous convie.

Devant tout Israël, méritons cet honneur.
Instruisons, délivrons le peuple du Seigneur.
Il faut que notre exemple, utile à la patrie,
Etonne du tyran l'inutile furie;
Qu'il contemple sur nous l'effet de ses rigueurs,
Et s'arrête à l'aspect de nos restes vainqueurs.
Compagnons du désert, de l'autel, du supplice,
Soldats du Dieu vivant, je viens d'ouvrir la lice;
Venez; jamais combat ne fut plus glorieux;
Et nous en trouverons les palmes dans les cieux.

SALOMÉ.

Ecoutez, mes enfans, ces paroles sacrées,
Ces promesses de Dieu par lui-même inspirées.

NEPHTALI.

Sa voix a retenti dans mon cœur éperdu.

ZABULON.

Dieu lui-même a parlé.

ELCIAS.

Nous l'avons entendu.

ZABULON.

Devant Antiochus nous brûlons de paraître.

SALOMÉ.

Mes enfans, jetons-nous aux genoux du grand-prêtre;
Qu'il étende sur nous sa bénédiction.

MIZAEL.

Je veux mourir aussi pour le Dieu de Sion.
(*Ils tombent tous aux pieds d'Éphraïm.*)

ÉPHRAÏM, *se relevant avec effort.*

Eh! comment, tout meurtri des tortures fatales,
Vous pourrai-je imposer mes mains sacerdotales!...
Je vous bénis pourtant du cœur et de la voix :
Levez-vous et mourez.
(*Tous se lèvent.*)
Pour la dernière fois,
Dieu parle à son grand-prêtre : il descend dans mon âme.

SALOMÉ.

Regardez, mes enfans; l'esprit divin l'enflamme.

ÉPHRAÏM.

Athlètes du Seigneur, votre sang va couler.....
Quel sang miraculeux un jour doit s'y mêler !....
Lévites, emportez vos dons illégitimes;
Prêtres, du sanctuaire écartez les victimes :
L'holocauste éternel des cieux est descendu :
Un sang inépuisable et toujours répandu
Purifie, affermit les colonnes du temple,
Et la croix sur la terre élève un grand exemple.
Tous les peuples vers elle accourent à grands pas.
Ouvrez, ouvrez le temple... Eh ! ne voyez-vous pas
Le monde entier, chargé d'offrandes solennelles,
Passer en saluant ses portes éternelles.

SALOMÉ.

Eh! qu'espérer encor, quand le temple détruit,
Les vases profanés...

ÉPHRAÏM.

Femme, qui vous l'a dit?

SALOMÉ.

Sais-tu que du tyran le ministre implacable
Sur l'arche d'alliance étend sa main coupable!

EPHRAÏM.

Savez-vous si le Dieu qui veille au saint des saints
N'a pas de l'insensé foudroyé les desseins!

SALOMÉ.

Non, je vois accourir l'impie Héliodore!
C'en est fait du saint temple.

SCÈNE V.

SALOMÉ, ÉPHRAIM, TOUS LES FRÈRES, HÉLIODORE.

HÉLIODORE, *se précipitant aux pieds d'Ephraïm.*

Ephraïm, je t'implore.
Prêtre d'un Dieu terrible, et que j'osai braver,
Toi seul, il me l'a dit, toi seul peux me sauver.
Jeté hors de son temple, à tes pieds que j'atteste,
Son autel, ses trésors, tout ce temple funeste,

Tout me sera sacré, s'il délivre mes jours
Du fantôme odieux qui me poursuit toujours.

SALOMÉ.

Quoi! ce ministre altier, fier conseiller du crime,
Vient tomber suppliant aux pieds de sa victime.

ÉPHRAÏM.

Lève-toi... Qu'as-tu vu dans ce temple immortel?

HÉLIODORE.

J'allais déjà saisir les vases de l'autel;
Déjà même, à travers la foule gémissante,
Mes soldats promenaient la hache menaçante;
Quand la voûte du temple, entr'ouverte soudain,
M'a fait voir un guerrier, qui, tout couvert d'airain,
Avec un cri semblable à la voix d'une armée,
Apparaissait immense en l'enceinte enflammée.
Ce guerrier n'était point un fantôme imposteur;
Un je ne sais quel Dieu...

ÉPHRAÏM.

L'ange exterminateur.

HÉLIODORE.

Son bouclier de feu gardait le sanctuaire;
J'ai voulu fuir: mon front était dans la poussière;
Et de mon corps meurtri les membres flagellés
Se débattaient en vain sous ses coups redoublés;
Son pied divin pressait ma poitrine sanglante...
Que dis-je! il plane encor sur ma tête tremblante;

Dans mon sein palpitant il étouffe ma voix ;
Me poursuit à tes pieds...

ÉPHRAÏM.

Je le sais, je le vois.

HÉLIODORE.

Oh! chasse loin de moi ce fantôme implacable.
Si tu peux m'arracher à son bras redoutable,
J'irai, j'accablerai d'offrandes et d'encens
Ton Dieu, le Dieu jaloux qui glace tous mes sens;
Je publierai sa gloire et son pouvoir suprême.

ÉPHRAÏM.

Eh bien! il prend pitié de ta misère extrême;
De toute autre vertu la foi te tiendra lieu.
Au nom du saint pouvoir, que je vais rendre à Dieu,
J'écarte de ton front les traits de sa vengeance:
Cours aux portes du temple adorer sa clémence.
Au lieu d'en arracher les longs voiles de lin,
Les deniers de la veuve et ceux de l'orphelin,
Toi-même apporte-s-y des offrandes nouvelles:
Et que la lâcheté de ces Juifs infidèles,
Qu'éloigne des autels un frivole danger,
Y contemple honteuse un encens étranger.

HÉLIODORE.

Ah! je cours, avant tout, vous servir, vous défendre;
Aux genoux de mon Roi, qui daignera m'entendre,

Faire parler pour vous mes services, mes droits.

ÉPHRAÏM.

Insensé, va tomber aux pieds du Roi des rois.
Laisse chacun de nous suivre sa destinée...
(Se tournant vers ses frères.)
Notre course orageuse est enfin terminée;
Et le port nous attend.
(Il fait signe aux gardes de le conduire hors de la prison; tous le suivent, Salomé aussi, et Ephraïm dit alors:
Vous, ma mère, avec nous!

SALOMÉ.

Jusqu'au dernier moment je dois veiller sur vous.

ÉPHRAÏM.

Mes frères, qu'ai-je dit! mes compagnons de gloire,
Suivez-moi, je vous mène encore à la victoire.
(Ils sortent tous ensemble.)

HÉLIODORE.

Et moi, dont les conseils ont armé leurs bourreaux,
Moi, qu'ils ont secouru dans l'excès de mes maux,
Je ne servirai point leur généreuse envie;
Et je cours près du Roi prendre soin de leur vie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

La décoration est la même que celle des trois premiers actes.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIOCHUS, HÉLIODORE.

ANTIOCHUS.

Serais-je donc trahi par mes propres sujets!
Toi, qui connus toujours et servis mes projets,
Toi, qui ce matin même excitais ma vengeance,
M'oses-tu maintenant conseiller l'indulgence!

HÉLIODORE.

En éclairant ton cœur je ne te trahis pas;
Et ma voix est fidèle aussi bien que mon bras.
Je sais qu'un tel langage a droit de te surprendre,
Que ma bouche jamais ne te le fit entendre;
Mais les foudres du temple ont dessillé mes yeux,

Et je dois ces conseils à tes jours glorieux.
Regarde, Antiochus, les enfans de Moïse
Marchant avec orgueil dans leur ville conquise,
Et toujours rassemblés autour de l'encensoir,
Esclaves ou vainqueurs, gardant le même espoir.
Ce n'est pas sans effroi que mon œil les contemple,
Eux, leurs prêtres, leur Dieu si jaloux de son temple.
C'est un Dieu formidable, et j'ai dû l'apaiser;
Imite ma prudence au lieu de l'accuser.
Les vois-tu ces Hébreux, si timides naguère?
Montrent-ils maintenant un courage vulgaire?
Loin de les effrayer, tes injustes rigueurs
Dans la rébellion affermissent leurs cœurs;
Tous sont fiers de braver tes vœux illégitimes;
Les bourreaux manqueront plutôt que les victimes.

ANTIOCHUS.

Quoi! la mort d'Ephraïm...

HÉLIODORE.

Ephraïm dépouillé,
Montrant aux Juifs l'éphod par tes bourreaux souillé,
Leur vantait, tout sanglant, la douceur des supplices,
Et rendait tous les cœurs de sa gloire complices.

ANTIOCHUS.

Et ses frères?...

HÉLIODORE.

Plus fiers à leurs derniers momens,
Rebelles à tes vœux, dociles aux tourmens,

Deux sont déjà tombés ; leur âme magnanime
Ne le cède en vertu qu'à leur mère sublime.
Leur mère... je l'ai vue ; elle est à leurs côtés,
Consolant, ranimant ses fils ensanglantés :
Mourante au fond du cœur, calme sur son visage,
Elle retient ses pleurs, prodigue son courage ;
Comme autour du berceau, surveille tous leurs pas ;
Jette déjà leur âme au-delà du trépas ;
Y fait luire pour eux une gloire nouvelle ;
Leur jure tous les biens que sa foi lui révèle,
Et semble, vers le ciel détournant leur adieu,
Se parer de leur sang, aux regards de son Dieu.

ANTIOCHUS.

Et c'est cet appareil d'un fanatisme impie
Qui réveille des Juifs la fureur assoupie ;
Ce matin si soumis, si fiers en ce moment,
L'exemple d'Ephraïm les excite ardemment.
Peu content à nos dieux de nier ses hommages,
Ce peuple n'a pas craint d'insulter mes images ;
De sa rébellion ces signes trop certains
Lui préparent, crois-moi, de funestes destins ;
Entre ce peuple et moi la guerre recommence,
Et tu viens cependant me parler de clémence !

HÉLIODORE.

Oui, si tu veux régner, je le répète encor,
A ton ambition donne un plus noble essor :
Renonce aux échafauds, fais bénir ton empire ;
Que sous ton joug aimé Jérusalem respire.

Les Juifs ont vu ton bras s'appesantir sur eux;
Ils te savent puissant, montre-toi généreux.
Tes bourreaux, en des cœurs où la haine est vivante,
Jettent le désespoir au lieu de l'épouvante;
Le peuple à la pitié rend un culte éternel;
En détestant le crime, il plaint le criminel.
Trois derniers rejetons de cette noble race
Demeurent en nos mains; et j'implore leur grâce.
Tu me vois à tes pieds; daigne me pardonner
Les funestes conseils que j'ai pu te donner :
Ils flétrissent ta gloire, ébranlent ta puissance,
Et moi seul, ô mon Roi! mérite ta vengeance :
Détourne-la sur moi; je bénirai tes coups,
Si mon sang répandu désarme ton courroux.

ANTIOCHUS.

Tu veux que ma faiblesse, encourageant le crime,
Oppose à la révolte un cœur pusillanime!
Le sang m'est en horreur, versé loin des combats;
Mais un prince avant tout doit sauver ses états.
Si je cède aux Hébreux, si loin de ces rivages
J'emporte mes drapeaux chargés de leurs outrages,
Quel peuple désormais reconnaîtra mes lois,
Quand un peuple si faible échappe à mes exploits?
Non, puisqu'Héliodore ose oublier son maître,
Que son cœur s'épouvante aux vains discours d'un prêtre,
Je vais m'offrir moi-même à ce peuple insensé,
Et punir les ingrats qui m'auront offensé.

SCÈNE II.

HÉLIODORE *seul.*

HÉLIODORE.

Il me quitte, il m'oppose un cœur inexorable....
Oh, d'un sang généreux reste trop déplorable !
Ne ferai-je pour vous que des vœux impuissans ?....
Dois-je de votre Dieu détourner votre encens ?
Moi qui ne puis douter de son pouvoir suprême !
Il le faut cependant en ce péril extrême,
Leur jeunesse... leur mère aidera mes efforts ;
En vain elle s'excite à d'horribles transports ;
Son courage épuisé trahira sa constance.
De ses plus jeunes fils, forçant la résistance,
Oserait-elle, ô ciel, les conduire au trépas ?

(*On entend un cri aigu derrière le théâtre, et Salomé se précipite sur la scène, toute échevelée.*)

SCÈNE III.

HÉLIODORE, SALOMÉ.

SALOMÉ.

Non, non, laissez-moi fuir... Dieu ne l'exige pas ;
Et l'effort est trop grand pour le cœur d'une mère...

Tous mes fils garderont leur noble caractère,
Et je n'ai pas besoin de ranimer leur foi...
(*Regardant ses vêtemens avec horreur.*)
Dieu! le sang de mes fils a rejailli sur moi!
Le sang ruisselle encore, et la hache est levée...
C'est à toi, Nephtali... ton heure est arrivée.
(*Tendant les bras vers l'échafaud.*)
Nephtali, près de Dieu va m'attendre, ô mon fils!
(*Elle tombe anéantie sur un siége.*)

HÉLIODORE.

Le désespoir commande à vos sens attendris;
Oui, Salomé, fuyez ce spectacle funeste.

SALOMÉ, *reculant devant lui.*

C'est toi! de mes enfans viens-tu chercher le reste?
O mes fils! d'Israël magnanimes héros,
Me faudra-t-il partout rencontrer vos bourreaux!

HÉLIODORE.

Ah! loin de les poursuivre, il en est temps encore,
Pour vos propres enfans, c'est moi qui vous implore;
Voyez quels fruits sanglans vos conseils ont portés.
Si, modérant leurs cœurs, d'un faux zèle emportés,
Vous eussiez à leurs vœux prescrit l'obéissance,
Au lieu de les pleurer partageant leur puissance....

SALOMÉ.

Je ne les pleure pas; leur destin est trop beau.
Trop d'honneur les couronne et les suit au tombeau...

Il est vrai que les pleurs inondent ma paupière ;
Mais je pleure sur moi qui mourrai la dernière.
Malheur, malheur à moi, dans ce jour criminel !
Malheur au sein fécond des mères d'Israël !
Trop heureux seulement les pères de nos pères,
Qui laissèrent leur cendre aux rives étrangères :
Ils y dorment en paix...

(Apercevant deux de ses enfans que des soldats conduisent.)

Mes enfans ! mes enfans !

SCÈNE IV.

HÉLIODORE, SALOMÉ, ELCIAS, ZABULON, SOLDATS.

(Salomé s'élance vers ses deux fils, leur ouvrant ses bras ; ses enfans, les yeux vers le ciel, sont déjà séparés de la terre ; ils passent à côté d'elle sans émotion).

ELCIAS.

Nous allons retrouver nos frères triomphans.
Le Seigneur fait sur nous éclater sa puissance ;
Trois fois heureux le sein qui nous donna naissance !

(Ils suivent les soldats et vont passer devant Héliodore. Salomé laisse tomber ses bras, et demeure appuyée contre une colonne).

HÉLIODORE.

Gardez à votre Dieu votre amour, votre foi ;
Respectez seulement les dieux de votre roi.

ZABULON.

Dieu seul est Dieu ; les rois, idoles de la terre,
Les rois ont des bourreaux ; Dieu seul a le tonnerre.
Rien ne peut ébranler ceux dont il est l'appui.

HÉLIODORE.

Mais vous allez mourir.

ZABULON.

Nous renaîtrons en lui.
(*Ils sortent avec les gardes.*)

HÉLIODORE.

Vous me fuyez en vain ; en ces momens suprêmes
Je vous suis. Je prétends vous sauver de vous-mêmes ;
Jusque sur l'échafaud je m'attache à vos pas.

SCENE V.

SALOMÉ *seule*.

(*Salomé revenant à elle, regarde de tous côtés avec frémissement; puis tout à coup elle s'écrie :*)

SALOMÉ.

Où sont-ils? où sont-ils? Zabulon, Elcias!
Ils ne m'entendent plus... leur cœur est inflexible...
Arrêtez...

(*Elle s'élance tout à coup vers la porte par laquelle ils sont sortis, et recule comme repoussée par un mur d'airain.*)

C'est en vain; l'effort est impossible;
Je me meurs... Mes enfans! hélas! cris insensés...
Toi qui les as bénis, qui les as devancés,
Ta mère tout en pleurs t'appelle à leur défense;
Sois le même Éphraïm qui guida leur enfance;
Protége-les; remplace, en ces momens affreux,
Leur mère, hélas! trop faible et mourante comme eux...
Mais que dis-je! au supplice ils courent avec joie,
Et déjà l'échafaud tient sa nouvelle proie...
O malheureux enfans que mon sein a nourris!
Qui les reconnaîtrait? défigurés, meurtris,
Sous les fouets déchirans, sur la roue enflammée,
Cherchant pour louer Dieu leur force consumée...
Barbares, épargnez mes fils, les fils d'Aaron,
Eh quoi! tous mes enfans immolés à ton nom!...

Dieu terrible, pardonne... un fils, un seul me reste;
Prends sa mère en pitié dans ce moment funeste...
Sauve-le...

SCÈNE VI.

SALOME, MIZAEL.

(*Les soldats conduisent Mizaël: dès que sa mère l'aperçoit elle s'élance vers lui et l'étreint dans ses bras avec une sorte de délire*).

SALOMÉ.

Mizaël! non, tu ne mourras pas.

MIZAEL.

Ma mère, ils n'oseront m'arracher de vos bras.

SALOMÉ.

Non...

MIZAEL, *s'attachant à elle.*

Contre mes bourreaux protégez ma jeunesse.

SALOMÉ.

Enfant, au nom du ciel, cache-moi ta faiblesse...
Tu pleures.... Malheureuse, et je pleure avec toi.....

MIZAEL.

Hélas! je l'avouerai, vivre était doux pour moi;
C'est le Seigneur, c'est vous, que tour à tour j'implore:
Et pour être immolé je suis trop jeune encore.

SALOMÉ.

Oui, mais pour te sauver mes vœux sont impuissans.
Il n'est plus qu'un moyen.... un crime.... j'y consens....
(*Entraînant Mizaël à l'autel des faux Dieux*).
Proscrit, abandonné par le Dieu de tes pères,
Mon fils, voici l'autel....

(*Le retirant tout à coup avec force et lui montrant le ciel.*)

Mon fils, voilà tes frères.

MIZAEL.

Où sont-ils maintenant?

SALOMÉ.

Entre les bras de Dieu.

MISAEL.

Quoi! tous mes frères.....

SALOMÉ.

Tous.

MIZAEL.

Eh bien, ma mère, adieu!

SALOMÉ, *le serrant encore dans ses bras.*

O mon fils!

SCÈNE VII.

ANTIOCHUS, SALOMÉ, MIZAEL.

MIZAEL, *se dégageant des bras de sa mère et se jetant aux pieds d'Antiochus.*

C'est le Roi.... par tes pieds que j'embrasse,
Par ses pleurs, par les miens, sauve-moi. Grâce! grâce!

SALOMÉ, *tendant ses bras.*

Antiochus.....

MIZAEL *à Antiochus et lui montrant sa mère.*

Tu vois son trouble, son effroi....
Dis-lui que je vivrai.

ANTIOCHUS.

Mizaël, lève-toi.
Reprenez votre fils.

SALOMÉ.

Tu vivras!

MIZAEL.

Il l'atteste.

SALOMÉ, *tirant son fils à elle.*

Que je m'assure bien qu'un de mes fils me reste!..
C'est lui; c'est Mizael qu'ils allaient égorger.
Rejeton tout sanglant, que Dieu veut protéger,

Loin de ces lieux maudits où gronde la tempête,
Viens au fond des déserts cacher ta jeune tête;
Galaath nous attend; fuyons-y pour toujours.

ANTIOCHUS.

C'est pour d'autres destins que je sauve ses jours.
Nos Dieux n'exigent rien de son obéissance;
Mais du nom d'Onias je connais la puissance,
Et ne veux pas qu'un jour les conseils maternels
Préparent au désert ses complots criminels.
Vous avez de son âme égaré la faiblesse;
Ici d'autres leçons instruiront sa jeunesse.
Le fils de tant de Rois doit vivre dans ma cour.
Oui, crois-en mes conseils.... libre dans ce séjour,
Ne crains plus, et deviens sous les yeux de ton maître
Digne de ses faveurs, qui t'attendent peut-être.

MIZAEL.

Ma mère !

SALOMÉ.

Antiochus qui nous tient sous sa loi,
Laisse comprendre assez ce qu'il attend de toi.
J'ai des conseils aussi que mon fils doit entendre.
Eh ! quel autre eût jamais une mère plus tendre !...
Dieu sait que tous mes fils m'occupaient nuit et jour;
Mais mon cœur, en secret, te donnait plus d'amour,
Car tu m'avais aussi coûté plus de souffrance;
En toi surtout vivait ma plus douce espérance;
Aussi, lorsqu'Onias, terminant son destin,
Me laissa veuve, et toi, mon cher fils, orphelin,

Je vouai devant Dieu mes jours à ta défense;
Mes yeux incessamment veillaient sur ton enfance.
Les périls, les déserts, la colère du roi,
Excepté le Seigneur, j'ai tout bravé pour toi.
Oh ! si de tant de soins la mémoire t'est chère,
Mon fils, mon dernier fils, prends pitié de ta mère...
Viens mourir...

ANTIOCHUS.

Puis-je, ô ciel ! en croire vos discours !
Vous repoussez la main qui protége vos jours !

SALOMÉ.

Et d'où naît dans ton cœur cet orgueil sacrilége?
Qui ? toi nous protéger !... l'échafaud nous protége...

ANTIOCHUS.

Frémissez, imprudente, et pour vous et pour lui...

MIZAEL.

Il nous perdra. Fuyons.

SALOMÉ.

Tes frères ont-ils fui ?

ANTIOCHUS.

Enfant, sépare-toi d'une mère cruelle.

SALOMÉ.

Fils d'Onias, regarde où le Seigneur t'appelle.

ANTIOCHUS.

Je t'ouvre mon palais.

SALOMÉ.

Les cieux s'ouvrent aussi.

ANTIOCHUS.

Ton roi parle.

SALOMÉ.

Et ton Dieu.

MIZAEL, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ma mère, me voici.

ANTIOCHUS.

Que fais-tu malheureux ?

MIZAEL.

Tous mes frères m'attendent.
Ma mère, voyez-vous les palmes qu'ils nous tendent ?
Leurs tuniques d'azur.... Je suis digne de vous;
Je maudis les faux dieux !

ANTIOCHUS.

Tombez donc sous leurs coups.

SALOMÉ.

Tu tomberas aussi, tu tomberas sans gloire,
Précipité tremblant de ton char de victoire.
Dieu signale à mes yeux tes horribles destins,
Et j'en frémis moi-même... Ecoute, ils sont certains.
Aux cris de mes enfans, sa justice éternelle

Montre à l'ange de mort ta tête criminelle.
C'en est fait de ton règne, et tes jours sont passés ;
Et les vers du cercueil sous ta pourpre amassés,
Y réclament déjà leur pâture vivante.
Tu pâlis, Roi timide, et ton cœur s'épouvante !
Écoute jusqu'au bout : je n'ai plus qu'un moment :
Mais toi, tu dois mourir long-temps et lentement...
Ta puissance finit et la mienne commence...
Entends-tu la révolte armer un peuple immense ?
Le lion de Juda pousse des cris vainqueurs ;
Ephraïm expiré revit dans tous les cœurs.
Ce peuple a recueilli notre exemple suprême ;
Il se lève, il saisit ton sanglant diadême...
Tremble ; je te maudis, et mon dernier adieu
Te laisse palpitant entre les mains de Dieu.

(*Les gardes d'Antiochus les conduisent, elle et son fils, au supplice*).

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

ANTIOCHUS *seul.*

Ce Dieu, pour vous sauver, doit garder ses miracles...
Mais quoi !... le châtiment suit de près ses oracles.
Où fuir !... J'entends toujours leur voix qui me maudit,
Et je souffre déjà tout ce qu'ils m'ont prédit.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

NOTE

Pour la représentation des Machabées.

Plusieurs retranchemens ou changemens ayant été reconnus nécessaires à la représentation, je les indique ici tels qu'ils ont été pratiqués à l'Odéon, et je prie tous les directeurs des théâtres de province qui voudraient faire jouer cet ouvrage, de s'y conformer.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE. — Rôle d'Héliodore. Après ce vers,

Cesse de pardonner pour cesser de punir,

Passez à celui-ci :

Pourquoi de vains délais ? force à l'obéissance, etc.

SCÈNE PREMIÈRE. — Rôle d'Antiochus. Après ce vers,

Qui fit tomber mon père en leurs terribles mains,

Dites de suite :

En vain, peuple insensé, la voix de tes prophètes, etc.

SCÈNE III. — Rôle de Mizael. Après ce vers,

Quoi ! vos mains essuieraient les larmes maternelles ?

Dites :

Oh ! si dans vos discours j'osais me confier, etc.

ACTE II.

SCÈNE DERNIÈRE. — Rôle d'Éphraïm. Après ce vers,

Ou sur le front des rois les écrase en passant....

Dites :

Mais Dieu n'a pas besoin que j'exalte sa gloire, etc.

Rôle d'Antiochus. Après ce vers,

Non, tu ne mourras point : où t'égare un faux zèle ?

Dites ceux-ci :

C'est vers un meilleur sort que ma faveur t'appelle :
Oui, j'ai d'autres desseins sur ton peuple et sur toi.
Dépouille désormais la contrainte avec moi :
Ecoute : Je proscris votre Dieu despotique ;
Et, d'un roi tributaire aidant ma politique, etc.

ACTE III.

SCÈNE IV. — Rôle d'Antiochus. Après ce vers,

Prêtres, guerriers, soldats réunis devant moi,

Dites :

Je sais que dès long-temps la voix de vos oracles, etc.

Rôle d'Éphraïm. Après ce vers,

Je leur rends aujourd'hui l'hommage qu'ils méritent.

Dites :

Je bénis son erreur qui vous a rassemblés, etc.

ACTE IV.

SCÈNE II. — Rôle de SALOMÉ. Après ce vers,

De ma fécondité je bénis le Seigneur,

Dites :

Je le bénis encore au jour de mes misères...
Je me croyais heureuse entre toutes les mères;
Et j'ignore pourtant ce qu'aux tristes Hébreux, etc.

Même rôle. Après ce vers,

Vous est surtout connu, vous qui pleuriez sur eux,

Dites :

Soumettez-vous comme eux à d'horribles épreuves, etc.

SCÈNE III. — Rôle de SALOMÉ. Après ce vers,

Dès ce moment, peut-être, espérer est un crime...

Dites :

L'opprobre ou l'échafaud.... Vous pâlissez d'effroi!....
Où donc est de mes fils l'inébranlable foi? etc.

SCÈNE IV. — Rôle d'ÉPHRAÏM. Après ce vers,

Et nous en trouverons les palmes dans les cieux,

ZABULON *doit dire de suite :*

Devant Antiochus nous brûlons de paraître.

SALOMÉ.

Mes enfans, jetons-nous aux genoux du grand-prêtre;
Et qu'au nom du Dieu fort qui réside à Sion,
Il étende sur nous sa bénédiction.

FIN.

Dict. Conversation et Lecture
t. X (1868) Col. 657 à 659

GUIRAUD (Alexandre), de l'Académie Française, né
Limoux, le 25 décembre 1788, créé baron en 1828, et
ort à Paris, le 24 février 1847, était fils d'un riche fabri-
nt de draps. A la mort de son père, il prit la direction
s établissements considérables qu'il lui laissait, en atten-
nt qu'il pût s'en défaire sans trop de désavantage, afin
se livrer uniquement à la culture des lettres, pour les-
elles il se sentit de bonne heure une irrésistible vocation,
couragé qu'il était d'ailleurs par l'accueil flatteur fait à
premiers essais poétiques par l'Académie des Jeux Floraux.
vint à Paris en 1813; il avait déjà écrit beaucoup de vers,
premiers vers d'un jeune homme qui avait été reçu à
ppet, dans ce salon, ou plutôt dans cette académie, que
présidait Mme de Staël. Il venait de Toulouse, où il avait essayé de faire son droit, et où il avait rencontré des amitiés jeunes et sincères. Tout comme son aîné, Alexandre Soumet, Guiraud obéissait à une certaine vocation dramatique, passagère vocation, mal définie et qui ne sut jamais à quoi s'arrêter. Ils étaient faits l'un et l'autre pour écrire sur les vieux patrons de vieilles tragédies; ils voulurent marcher en avant, mais la force leur manqua et le courage; alors ce ne fut plus qu'une déroute, ou, ce qui revient au même, une hésitation perpétuelle entre le vieux chemin qui menait au vieux succès et les nobles sentiers qui conduisaient à ces chutes brillantes dont on se relève froissé, populaire et glorieux.

La première tragédie d'Alexandre Guiraud, *Frédégonde et Brunehaut*, fut arrêtée encore en germe, par la *Frédégonde* de Népomucène Lemercier. Alfieri lui inspira un drame, *Myrrha*, espèce de Phèdre virginale, qui manqua d'interprète. *Pélage* n'a pas été représenté, non plus que *Frédégonde et Myrrha*. Il est fâcheux que la censure ait mis obstacle à la représentation de cette tragédie de *Pélage*, que les salons avaient approuvée. Mais le moyen, en 1820, de tolérer sur la scène un *archevêque de Tolède!* Il fallut renoncer à cette gloire décevante et tenter une autre composition moins vaste, moins fière, moins *romantique*, comme on disait alors, et Guiraud fit représenter à l'Odéon *Les Machabées*! *Les Machabées*, un instant compromis par le brancard d'hôpital sur lequel se faisait apporter Joanny au sortir de la torture, se relevèrent bientôt de ces murmures, grâce au cinquième acte, qui fut applaudi à outrance. M. de Bonald assistait à cette première représentation à côté d'un saint évêque, et ces deux spectateurs ne furent pas les moins émus. Il faut dire aussi que cette mère au désespoir et retenant le dernier de ses fils sur son cœur brisé, était une héroïne d'un grand effet. Après *Les Machabées* vint *Le comte Julien*. *Le comte Julien* avait été emprunté par le poëte à sa tragédie de *Pélage*; la pièce est bien faite : elle ne manque ni de mouvement, ni de passion, ni de terreur; elle réussit. Mais ce fut un de ces succès pénibles, qui laissent le public froid et mécontent. La mort de Talma, qui devait jouer le rôle de *Virginius* dans une tragédie classique du même auteur, empêcha